

cuadernos de la facultad

FACULTAD DE HISTORIA, GEOGRAFÍA Y LETRAS

C O L E C C I Ó N

METODOLOGÍA
2000

Nº 7

ÉCRIVONS...
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES NOUVELLES

Olga María Díaz



UNIVERSIDAD METROPOLITANA
DE CIENCIAS DE LA EDUCACIÓN

Proyecto:
Innovación y mejoramiento integral de la formación inicial de docentes

CUADERNOS DE LA FACULTAD

Colección
METODOLOGÍA
2000

Nº 7

ÉCRIVONS...
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES NOUVELLES

Olga María Díaz

FACULTAD DE HISTORIA, GEOGRAFÍA Y LETRAS

PROYECTO:

*“Innovación y mejoramiento integral de la
Formación Inicial Docente”*

UNIVERSIDAD METROPOLITANA
DE CIENCIAS DE LA EDUCACIÓN

UNIVERSIDAD METROPOLITANA DE CIENCIAS DE LA EDUCACIÓN
FACULTAD DE HISTORIA, GEOGRAFÍA Y LETRAS

CUADERNOS DE LA FACULTAD

Decana: Carmen Balart Carmona

Secretaria Ejecutiva: Irma Céspedes Benítez

COMITÉ EDITORIAL

- | | |
|--------------------------------|--------------------------------------|
| • Carmen Balart Carmona | Departamento de Castellano |
| • Guillermo Bravo Acevedo | Departamento de Historia y Geografía |
| • Irma Céspedes Benítez | Departamento de Castellano |
| • Lenka Domic Kuscevic | Departamento de Historia y Geografía |
| • Samuel Fernández Saavedra | Departamento de Inglés |
| • Giuseppina Grammatico Amari | Centro de Estudios Clásicos |
| • Nelly Olguín Vilches | Departamento de Castellano |
| • Iván Salas Pinilla | Centro de Estudios Clásicos |
| • Silvia Vyhmeister Tzschabran | Departamento de Alemán |
| • René Zúñiga Hevia | Departamento de Francés |

La correspondencia debe dirigirse a la Secretaría Administrativa de la Facultad de Historia, Geografía y Letras, Avenida José Pedro Alessandri 774, Ñuñoa, Santiago de Chile.

Fono-Fax (56-2) 241 27 35. E-mail:cbalart@umce.cl

Impreso en LOM

2000

Diagramación: Eduardo Polanco Rumié

Se prohíbe toda reproducción total o parcial por cualquier medio escrito o electrónico sin autorización escrita del Decano de la Facultad de Historia, Geografía y Letras.

SOMMAIRE

	Pag.
PRÉAMBULE.....	5
DIDACTIQUE LITTÉRAIRE:	
PREMIÈRES STRUCTURATIONS DANS LES NOUVELLES DE MAUPASSANT	7
1. PRÉLIMINAIRES.....	9
1.1 Problèmes de classification	9
1.2 Lois du genre	10
1.3 Contraintes spécifiques.....	10
2. PATRONS DYNAMIQUES ET CHOIX D'UN CORPUS.....	11
3. PAIRES MINIMALES	11
3.1 Cadres traditionnels	11
3.2 Technique naturaliste	12
3.3 "Ouvertures" et "Clôtures à la Maupassant"	14
3.4 Tableau résumé.....	20
4. MAUPASSANT "REPORTER"	21
4.1 Qui parle?	21
4.2 Qui voit?	21
4.3 Le lecteur	22
4.4 L'expérience de l'auteur.....	22
BIBLIOGRAPHIE	24
À LA SUITE DE... GUY DE MAUPASSANT	25
-LE TEMPS DE MARS (nouvelle).....	26
-LE TABLEAU (nouvelle)	29
-LA VITRE BRISÉE (nouvelle).....	31
-RÉVÉLATION (nouvelle).....	34
-GUERRE À LA GUERRE (conte fantastique)	36
À LA SUITE... DES CONTEURS D'ATACAMA	41
INTRODUCTION	42
-LA RENARDE ET LA GUAYATA (légende)	44
-LE RENARD ET LE CONDOR (légende).....	45
-LE RENARD ET LE TATOU (légende).....	46
-LA POUPÉE DE MAÏS (légende)	49
À LA SUITE DE... SEMPÉ.....	51
-CARENCE D'AFFECTION (I) & (II)	52

PRÉAMBULE

Nous ne pouvons que nous réjouir de la possibilité que nous avons eue d'inclure dans ce Cahier quelques exemples de prolongements didactiques illustrant l'entraînement à la lecture/écriture, et fondés principalement sur l'analyse structurale de contes, de légendes et de nouvelles.

*S'il est vrai que les travaux sur la pratique scripturale sont, d'un certain point de vue, indiscutablement liés à ceux qui portent sur la lecture, il est alors certain aussi que l'on a avantage à choisir le type de texte à "décrypter" en fonction du type de "scripturation" que l'on souhaite obtenir. Pour notre part, une recherche de quelques modèles littéraires susceptibles de mettre en relief une première structuration dans l'organisation du récit, nous a menée à opter pour la lecture de Maupassant-conteur. Ainsi a-t-on d'abord pu mettre à profit la très forte répercussion interne que provoque la lecture de ses **Contes et Nouvelles**. Puis, après avoir fait appel aux ressources de la créativité des auteurs, nous sommes peu à peu entrés dans les formes sémantico-linguistiques, tant au plan de leurs découpages que de leurs assemblages.*

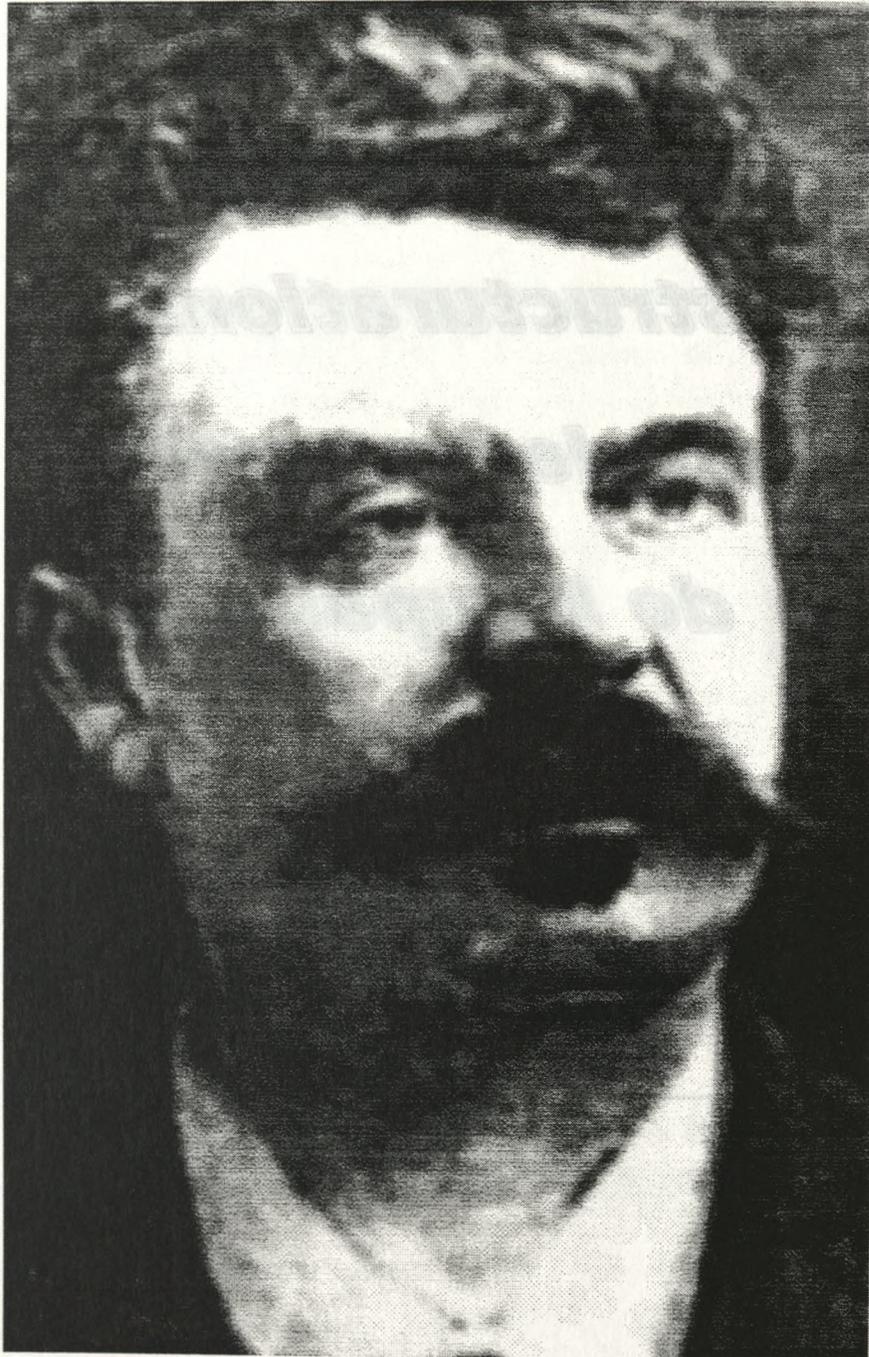
Toute maîtrise de l'écriture passe en effet, par une série d'activités inséparables, croyons-nous, de schémas mémoriels de "constructions" mais aussi de "déconstructions" comme ceux que nous avons découverts au niveau des trames qui caractérisent les récits de Maupassant.

De façon générale, tel est donc le socle d'organisation cognitive sur lequel se sont concrétisés et conjugués nos efforts et ceux de nos scripteurs.

Olga Díaz

***Premières
structurations
dans les nouvelles
de Maupassant***

GUY DE MAUPASSANT



“A chaque oeuvre sa forme.”
(Honoré de Balzac)

Partant de quelques voies d’approches particulièrement libres et diverses, nous rassemblons ici une série de notes qui nous ont servi de base et d’introduction aux Contes de Guy de Maupassant. L’on sait que cet auteur est très apprécié du public étranger –Guy de Maupassant est en effet l’un des auteurs Français le plus étudié dans les universités étrangères–, et que la forme écrite du conte, oeuvre à la fois brève et complète, se prête singulièrement bien aux exercices d’initiation à la lecture et à l’étude de textes littéraires. Un choix de productions d’apprenants termineront par ailleurs cette étude.

1. PRÉLIMINAIRES

Après avoir précisé que les “Premières Structurations” concernent plus spécialement les “techniques” d’introduction et de clôture des récits courts de Maupassant, quelques observations préliminaires s’imposent.

1.1 PROBLÈMES DE CLASSIFICATION

S’il est vrai qu’au XVIIIème siècle le terme de “conte” évoquait la notion de récit fantastique, et que la dénomination “nouvelle” renvoyait plutôt à l’idée de récit vrai, réel, plus long généralement et d’aspect psychologique plus nettement marqué, au XIXème, les deux termes, souvent associés, traduisent fréquemment la même réalité. Il n’y a plus alors pour ainsi dire qu’une appellation, celle de “récit court”, reposant tantôt sur des données fantastiques, tantôt sur des données réelles, et les auteurs du XIXème, tels que Gautier, Balzac, Flaubert, parlent indifféremment de conte ou de nouvelle. De même chez Maupassant, il existe des frontières indécises entre les deux formes et il semble bien que l’appellation la plus adéquate soit finalement celle de “récit” au sens large du terme. Ceci dit, ce genre littéraire trouve sans contredit sa meilleure illustration dans l’oeuvre de Maupassant.

1.2 LOIS DU GENRE

C'est en 1875 que paraît le premier conte de Maupassant, *La Main d'écorché*, dans l'Almanach de Pont-à-Mousson. Mais ce n'est en fait qu'en 1880, lors de la publication des *Soirées de Médan avec Boule de Suif* que naît véritablement la renommée de Maupassant prosateur. Maupassant ne donne alors aucune définition théorique du genre, comme il l'a fait pour le roman par exemple, et c'est à peine si, dans un récit qui sert de préface aux *Contes de la Bécasse*, il définit le conte comme ayant un caractère spécifiquement oral et comme "un récit". André Vial donne lui aussi une définition du conte en le qualifiant de: "récit qui isole un seul élément et suscite chez le conteur et le lecteur, un instant de gaieté, pitié, tristesse. Un récit où l'effet de concentration est à son maximum." De ces premières citations l'on retient donc, le caractère spécifiquement oral, le fait qu'un seul élément soit à isoler, l'importance accordée à la complicité auteur-lecteur, l'effet maximum de concentration.

1.3 CONTRAINTES SPÉCIFIQUES

Le courant naturaliste tout d'abord a pu avoir une certaine influence sur l'esthétique du conteur, car l'on note de très bonne heure la prédilection des introductions en quelques lignes, des cadres rudimentaires, et des conclusions abruptes, par la suite considérés comme éléments particulièrement caractéristiques de son art.

Sans doute, l'évolution de la personnalité de l'auteur a-t-elle aussi son importance. Ainsi dit-il lui-même toujours avoir besoin d'un départ familier et vrai. Cela explique manifestement la relative prépondérance dans son oeuvre du thème normand d'une part, et d'autre part sa raréfaction au profit des thèmes parisiens, vies d'employés, vies mondaines.

L'on remarque également une qualité très personnelle dans l'extrême faculté d'inscrire presque instantanément le thème et les personnages dans son champ de vision. Or, on sait qu'il composait avec une méthode rigoureuse et ne prenait la plume que quand les grandes lignes de sa composition préalable étaient achevées. Le texte qu'il écrivait alors était à peu près définitif. C'est dire que les limites de ses récits étaient toujours plus ou moins à l'avance consciemment définies. Véritables "pré-vision", ces limites s'inscrivent dans une quantité matérielle de pages. Il y a en effet à l'origine de cette contrainte, non seulement le fait que ce genre court était alors à la mode, par réaction et après les excès des romantiques, mais encore les exigences imposées par les éditeurs de la presse qui demandaient aux auteurs des récits pouvant tenir dans deux ou trois colonnes de journal. C'est ainsi que parurent dans les quotidiens tous les premiers contes de Maupassant, et la plupart de ceux qui suivirent. Ces récits ne pouvaient donc pas dépasser quelques trois cents lignes. Mais cette contrainte n'entrava pas la pensée de l'écrivain, ou pas plus que les règles des poèmes à forme fixe n'ont gêné la pensée des poètes, et pour cinq volumes de romans, il publia entre 1880 et 1890, pas moins de vingt volumes de contes et nouvelles,

parmi lesquels *Boule de Suif* et *Monsieur Parent* qui sont considérés comme étant près de la perfection.

2. PATRONS DYNAMIQUES ET CHOIX D'UN CORPUS

Si l'on tente à présent de définir la démarche suivie, l'on dira que c'est la matière qui a tout d'abord défini la méthode. En effet, les parties constitutives du récit que sont les introductions et les conclusions des contes, demandent dans un premier temps à être décrites et comparées.

On peut donc supposer la nécessité au départ, de réunir un vaste corpus de textes pour être à même d'avancer quelques hypothèses. En réalité, un corpus assez limité, mais sélectif peut déjà révéler des constantes significatives au niveau des thèmes et des structures. C'est ainsi que le présent corpus se réduit à une cinquantaine de textes, dont on ne reprendra ici qu'un sous-corpus représentant à titre d'exemple, des séquences d'introductions et de clôtures (tableau résumé p. 22).

3. PAIRES MINIMALES

Brève, complète, la nouvelle est à la fois une oeuvre logiquement organisée, (mettant donc au premier plan la cohérence discursive des faits rapportés), et une portion d'univers entièrement clos sur lui-même. Ainsi, *du début à la fin* de sa structuration, se dessine manifestement une figure fortement unifiée, dans l'espace, sans fils noués, d'une seule "pièce". On comprend alors que l'une des grandes difficultés dans l'art du conte soit précisément de *commencer* et d'*achever* le récit. Nous appelons ces deux parties constitutives "paires minimales".

3.1 CADRES TRADITIONNELS

La forme de commencement que, depuis Boccace, la tradition a consacrée, est celle du *cadre*. Maupassant utilise parfois ce mode d'introduction qui permet immédiatement de bien situer le récit:

"Pareille à toutes les hôtelleries de bois plantées dans les Hautes-Alpes au pied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et nus qui coupent les sommets blancs des montagnes, l'auberge de Schwarenbach sert de refuge aux voyageurs qui suivent le passage de la Gemmi."

(L'Auberge).

Ce type d'introduction est une sorte de première pause descriptive qui a déjà à charge, de créer une atmosphère, le cadre jouant chaque fois un rôle "esthétique" dans l'équilibre du récit. Cette même technique apparaît par exemple dans *Le Vieux*:

"Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de ferme, par-dessus les grands hêtres des fosses. Sous le gazon tondu par les vaches, la terre imprégnée de pluie récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un bruit d'eau; et les pommiers chargés de pommes semaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de l'herbage."

À la fin du récit, l'on trouve généralement *une explication* tantôt objective, tantôt très réaliste, qui peut en partie détruire l'illusion créée par le conte. *Le Vieux* présente la conclusion suivante:

"Ça n'serait pas à r'faire tous les jours!"
(Il s'agit de la mort du gendre).

Comme beaucoup de phrases finales, celle-ci provoque un sourire, ou même le RIRE, ce rire que Bergson a justement analysé comme dû à la " Brusque conscience d'une différence". Et c'est en effet *le décalage* apporté par la fin humoristique qui semble donner au conte toute son aisance. Mais le rire de l'humour implique souvent aussi chez Maupassant l'exercice de ce qu'on appelle en Normandie "la malice", finesse quelquefois non dépourvue d'une certaine cruauté. Après des débuts innocents, ces fins abruptes s'opposent donc aux nouvelles techniques de type psychologique caractérisées plutôt par des "fins vagues", car la tradition naturaliste préfère incontestablement un achèvement sous forme de pointe, plaisanterie, jeu de mots, calembour... Les exemples ici sont nombreux, citons *Les Bécasses*:

"J'emploie mon temps à guetter les bécasses qui passent tandis que vous allez aussi voir passer au bois les premières toilettes d'hiver."

Remarquons qu'à la fin du conte, le jeu de mots devient un procédé qui donne au lecteur une sorte de *supériorité*, en lui laissant entendre une vérité que les personnages peuvent ignorer.

3.2 TECHNIQUE NATURALISTE

Parce que les cadres traditionnels sont souvent longs, Maupassant réduit très vite leur importance. Il est ainsi l'un des premiers auteurs à mettre au goût du jour la suppression pure et simple de toute introduction. Avec cette nouvelle méthode, le lecteur est soit *introduit directement dans* le vif du sujet, soit mis en présence de *l'état final* du récit. Le premier cas se réalise par exemple en abordant de plain-pied une conversation:

“Jean d’Espars s’animait: “Fichez-moi la paix avec votre bonheur de taupes, votre bonheur d’imbéciles que satisfait un fagot qui flambe, un verre de vieux vin ou le frôlement d’une femelle. Je vous dis, moi, que la misère humaine me ravage, que je la vois partout, avec des yeux aigus, que je la trouve où vous n’apercevez rien, vous qui marchez dans la rue avec la pensée de la fête de ce soir et de la fête de demain.”

(Misère Humaine)

La forme dialoguée qui est alors fréquemment employée a l’avantage d’être une forme très “mimétique”, à caractère oral. De plus, elle donne la possibilité de marquer les personnages d’un trait linguistique récurrent: avec tel ou tel indice d’appartenance sociale, Maupassant utilise un patois ou un dialecte qui permet de mieux identifier les personnages. La diversité des plans est ainsi obtenue à l’aide du langage.

Dans le cas où le récit commence par *l’état final* de l’aventure, l’auteur reviendra en arrière pour rendre compte du cours des événements qui ont conduit à cette situation. Cela correspond donc à *un renversement total* des deux parties minimales:

– “Oui, le souvenir de ce soir-là ne s’effacera jamais. J’ai eu pendant une demi-heure, la sinistre sensation de la fatalité invincible; j’ai éprouvé ce frisson qu’on a en descendant aux puits de mines. J’ai touché le fond noir de la misère humaine. J’ai compris l’impossibilité de la vie honnête pour quelques-uns.” (...)

– “Et elle partit, s’enfonçant dans la pluie fine comme un voile. Je la vis passer sous un bec de gaz, puis disparaître dans l’ombre. Pauvre fille!”

(L’Odyssée d’une fille).

Le retour dans les dernières lignes à la *situation initiale* décèle un désir très net d’encerclement du récit à partir d’un phénomène d’enchâssement qui achève le conte sur la même note du début. Et pour ne citer qu’un élément caractéristique de ce type de démarche, soulignons ici la présence fonctionnelle des pronoms personnels, dès les premières lignes l’auteur faisant comme si l’on connaissait déjà les personnages:

“Depuis trois mois qu’elle était mariée, elle n’avait point quitté le Val de Ciré où son mari possédait deux filatures.”

(Réveil).

*“Il l’a tuée, puis il s’est tué, donc il l’aimait.
Qu’importe Il ou Elle? Leur amour seul importe.”*

(Amour).

Ajoutons que sans encadrement, le récit tend à être plus distant et impersonnel. Or, il arrive que Maupassant intervienne beaucoup plus directement dans le récit. Apparaissent alors les introductions et les conclusions *propres* à l'auteur parce que, même lorsqu'elles suivent les patrons dynamiques traditionnels, elles sont marquées par un mode expressif très personnel. L'étude de ces parties minimales, loin de perdre de son intérêt, met en évidence *des techniques originales*, où, par-delà les structures, l'on perçoit une vision du monde au niveau cette fois de l'écriture.

3.3 "OUVERTURES" ET "CLÔTURES" À LA MAUPASSANT

3.3.1 Maupassant a pu être appelé "l'auteur des contes d'après-dîner", parce qu'il lui arrive souvent de réunir plusieurs personnes pour ou après un dîner, l'heure du dîner marquant une occasion propice pour se raconter toute sorte d'histoires. L'auteur réduit volontairement alors le nombre de personnages, à deux généralement, l'un racontant, l'autre écoutant, cet autre pouvant d'ailleurs être l'auteur lui-même. Ainsi dans *La Rempailleuse*:

"C'était la fin du dîner d'ouverture de chasse chez la marquise de Bertrans. Onze chasseurs, huit jeunes femmes et le médecin du pays étaient assis autour de la grande table illuminée, couverte de fruits et de fleurs. On vint à parler d'amour, et une grande discussion s'éleva, l'éternelle discussion, pour savoir si on pouvait aimer vraiment une fois, ou plusieurs fois."

La fin de ces récits est ordinairement marquée, soit par le rire des auditeurs:

"Pierre Létoile se tut. Ses compagnons riaient."

(Ma femme).

Soit par des larmes, après une histoire dramatique:

"Léon Chenal se tut. Les femmes pleuraient. On entendait sur le siège le comte d'Estrailles se moucher coup sur coup."

(Miss Harriet).

3.3.2 Maupassant systématise aussi trois grands modèles de présentations devenus de véritables archétypes qu'on peut très sommairement rappeler:

3.3.2.1 *L'accent est mis sur un personnage central* et le conteur dépeint dans l'introduction son caractère en commençant par faire son portrait:

“Quand le capitaine Epivent passait dans la rue, toutes les femmes se retournaient. Il présentait vraiment le type du bel officier des Hussards.”

(Le Lit 29).

“On l'appelait Saint-Antoine, parce qu'il se nommait Antoine, et aussi peut-être parce qu'il était bon vivant, joyeux, farceur, puissant mangeur et fort buveur, et vigoureux trousseur de servantes, bien qu'il eût plus de soixante ans.”

(Saint-Antoine).

En quelques lignes on le voit, le portrait est bien tracé. On notera cependant dans la variété des personnages choisis et qui peuvent être aussi bien des “pêcheurs, que des paysans, des rentiers, des servantes” ..., un trait commun. En effet, il est rare que Maupassant nous présente un *caractère exceptionnel*, une figure extraordinaire. L'imagination du lecteur n'est jamais forcée et elle s'accommode au contraire fort bien avec l'image de *l'être moyen* que Maupassant retient de préférence, probablement parce que ce type de personnage est déjà plus ou moins présent dans *notre mémoire*. Il suffit d'éveiller l'image. C'est là l'une des grandes réussites de Maupassant.

Dans la presque totalité de ces contextes, la conclusion est une révélation, l'on découvre la véritable nature du personnage initialement présenté sous des apparences trompeuses:

“Comme on connaissaient leur liaison, on ne le soupçonna pas, et il dirigea même les recherches en affirmant que le Prussien allait chaque soir courir le cotillon. Un vieux gendarme en retraite qui tenait une auberge dans le village voisin, et qui avait une jolie fille, fut arrêté et fusillé.”

(Saint-Antoine).

3.3.2.2 *L'accent est mis sur une idée ou un sentiment*, et cela peut être une méditation centrée par exemple sur l'âme féminine (*Une aventure parisienne*) sur les liens père-fils (*Un fils*); il peut aussi s'agir d'une simple réflexion ou de l'expression d'un sentiment (*Amour*). C'est également dans ce genre de récit que Maupassant formule le plus nettement ses idées philosophiques et morales, et cela n'apparaît nulle part mieux qu'au niveau de la dernière phrase:

“Un autre peuple avait rêvé autrement cette bataille.”

(La Légende du Mont Saint-Michel).

3.3.2.3 *L'accent est mis sur l'action*, et il est rare que les moyens mis en oeuvre pour composer l'introduction ne reflètent pas le motif choisi. Très souvent l'action est associée dans les contes, au *mouvement* qui va effectivement jouer un rôle capital dans tous les récits où le motif est l'action. L'auteur met littéralement en marche les personnages, et on les rencontre alors aussi bien en voiture, qu'en omnibus, en fiacre, en train, en bateau, en promenade... Un tiers des Contes en réalité sont construits sur ce modèle, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. Cela convient à l'art du conteur. Un voyage ou une promenade, tout en gardant de la vivacité et de la couleur, *encadre* d'une façon naturelle une situation, en limite la durée et facilite la rupture nécessaire de la fin. C'est cette composition qui caractérise les deux premiers grands contes qui sont à la base de la célébrité de Maupassant, *Boule de Suif* et *La Maison Tellier*. L'on peut citer aussi quelques exemples moins connus tels que:

“Le bateau était couvert de monde; la traversée s'annonçait fort belle, les Havraises allaient faire un tour à Trouville.”

(En Voyage).

“Vraiment, je te crois folle, ma chère amie, d'aller te promener dans la campagne par un pareil temps.”

(L'Abandonné).

De façon générale, lorsque c'est l'action qui domine, la fin comporte un *événement-pivot*, ce qui a pour conséquence un revirement complet du cours des événements. Ainsi dans *Boule de Suif* ou dans *La Parure*:

“Oh! Ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs! “

Là encore, la phrase finale doit présenter un caractère inattendu, un effet de surprise, produire un certain choc. En réalité, chez Maupassant cet *art de l'inattendu* est particulièrement recherché. Ainsi l'achèvement du conte est bien pressenti par les lecteurs, mais jamais entièrement deviné. Il est même prouvé le plus souvent que l'on avait mal prophétisé, car ce n'est qu'au tout dernier instant que se produit cette volte-face. Et Maupassant, maître ici dans son art, peut rendre *l'inattendu inévitable*, comme cela se produit dans *La bête à Mait'Belhomme*:

“L'autre vit bien qu'il faudrait céder. Il tira sa bourse, et paya. Puis la voiture se remit en marche vers Le Havre, tandis que Belhomme retournait à Criquetot, et tous les voyageurs, muets à présent, regardaient sur la route blanche la blouse bleue du paysan, balancée sur ses longues jambes.”

Quant aux clôtures de ces récits où le mouvement devient symbole d'action, elles sont caractérisées par l'effet violent d'un événement qui se produit à l'improviste, et cet

événement est fréquemment *la mort*. Soit que survienne, comme dans *Le Père Amable*, un *suicide*:

“Victor courut chercher une serpe, grimpa dans l’arbre et coupa la corde. Mais le vieux était déjà froid et il tirait la langue horriblement, avec une affreuse grimace.”

- *une exécution*:

“En moins d’une minute le bonhomme, toujours impassible, fut collé contre le mur et fusillé, alors qu’il envoyait des sourires à Jean, son fils aîné, à sa bru et aux deux petits qui regardaient éperdus.”

(Le Père Milon).

- *un décès*:

“Quand on vint pour l’interroger au petit matin, on le trouva mort sur le sol. Quelle surprise! “

(Le Gueux).

- *ou encore un accès de folie*:

“Denis fut acquitté, et mis aux frais de son maître, dans un asile d’aliénés.”

(Denis).

La mort occupe en réalité une très large place dans l’oeuvre de Maupassant conteur. Toutefois il serait ici inexact de dire seulement qu’elle peut occasionner “un effet” très fort qui convient à ce genre de texte. L’on sait qu’elle a une autre importance, et que le “jamais” de la mort qui revient comme un leit-motif évoque en fait un vide quasiment insoutenable dans la vision de l’auteur, un “désespoir total”. Maupassant et ses personnages se révoltent parfois, et cette révolte contre la mort a trouvé son expression la plus pathétique dans *La Tombe*:

“Mort, comprenez-vous ce mot? Jamais, jamais, jamais, nulle part cet être n’existera plus. Jamais cet oeil ne regardera plus rien, jamais, jamais... Est-ce possible? On devient fou en y songeant!”

3.3.3 Comme les voyages, *les cérémonies* encadrent parfaitement les récits qui se définissent d’emblée comme un tout. On trouve de ce fait de nombreuses cérémonies décrites dès l’introduction: baptêmes, communions, noces, enterrements:

“La procession se déroulait dans le chemin creux ombragé par les grands arbres poussés sur les talus des fermes (...)

Et comme dans la plupart des récits de ce type, l'anecdote culmine et se ramasse dans *le mot de la fin*:

(...) *"Et voilà comme on s'amuse les jours de noce, au pays normand."*

(La farce normande).

sauf dans quelques rares cas où l'effet consiste en ce qu'il *n'y a pas d'effet*: on s'attend à une catastrophe qui n'arrive pas (: ainsi, dans *Retour*, le marin qui revient chez lui après que sa femme s'était remariée reçoit le coup de la fatalité avec un grand sang-froid.).

3.3.4 Il revient à Maupassant d'avoir cherché à épuiser les ressources des présentations de ses contes. Dans les nombreux exemples que nous fournit son oeuvre, relevons trois schémas de projets particulièrement bien menés:

3.3.4.1 La découverte de documents cachés

Cela peut être une lettre, ou un document qui sera une révélation, une lumière sur le passé. Ainsi dans *Le Testament*, *Un Million*, *l'Héritage* ou *l'Épave*:

"C'était hier le 31 décembre. Je venais de déjeuner avec un vieil ami, Georges Garin. Le domestique lui apporta une lettre couverte de cachets et de timbres étrangers."

3.3.4.2 Le récit prend entièrement la forme d'un journal (*Mes Vingt-cinq jours*, *Le Horla*) ou d'une lettre:

"Mon cher Abbé, voici mon mariage avec ta cousine rompu, et de la façon la plus bête, pour une mauvaise plaisanterie que j'avais faite presque involontairement à ma fiancée. J'ai recours à toi, mon vieux camarade, dans l'embarras où je me trouve, car tu peux me tirer d'affaire."

Le récit de style épistolaire, s'achève alors de façon très naturelle avec la fin de la lettre, puisque dès que le lecteur sait tout ce qu'il doit savoir sur le sujet, Maupassant peut mettre un point final à l'aventure.

3.3.4.3 La justice, les tribunaux, un autre thème de prédilection

Dans une quinzaine de contes, on assiste à des procès (*Le Trou*, *L'Assassin*):

"Coups et blessures ayant occasionné la mort." Tel était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'Assises le sieur Léopold Renard, tapissier."

"Le coupable était défendu par un tout jeune avocat, un débutant."

Ici, on se demandera pourquoi tous les contes qui prennent pour sujet une plaidoirie d'avocat se terminent par *l'acquittement* du prévenu. La lecture des contes laisse supposer qu'il faut seulement avoir compris les raisons des crimes pour pardonner au lieu de condamner. Et dans tous les cas, Maupassant semble particulièrement bien disposé à comprendre; la faute pour lui est due essentiellement aux préjugés moraux de la société, la clôture sera donc invariablement *l'acquittement*.

3.3.5 Avec les contes fantastiques enfin le conteur, tel un démonstrateur, devance les objections de l'esprit critique des lecteurs qui doivent insensiblement entrer dans son jeu. C'est ainsi que dans *La Main d'écorché*, *Apparition*, *Le Horla*, *La Morte*, à partir d'une donnée véritable tout bascule dans le fantastique. L'élément important est alors représenté par l'oeil et la vision. Ce qui a été vu va en effet "faire croire" à l'événement inexplicable:

"Cela vous étonne de m'entendre parler ainsi, moi qui ne crois guère à rien. Et pourtant j'ai vu un miracle, je l'ai vu, dis-je, vu, de mes yeux, ce qui s'appelle vu."

(Qui sait?).

Dans *Le Horla*, chef d'oeuvre du genre fantastique, l'auteur aborde le sujet de façon originale, puisqu'au point culminant du récit, l'élément essentiel n'est plus le visible, mais l'Invisible. La fonction testimoniale ou d'attestation reste néanmoins concentrée dans le champ de la perception (la perception imaginaire d'objets irréels correspond d'ailleurs exactement à l'expression "avoir des visions"), car c'est d'elle que finalement dépendra le degré de crédibilité du lecteur. A la clôture, l'incompréhensible va jouer le rôle principal, et cela peut se traduire syntaxiquement par une question, comme c'est le cas dans *Fou?*, *Apparition* ou *Menuet* qui s'achève par cette interrogation:

"Vous trouverez cela ridicule sans doute?"

3.4 TABLEAU RÉSUMÉ

	OUVERTURES		CLÔTURES
Ex. de Cadre traditionnel	Description fixant très précisément la situation	↔	Explication ou décalage humoristique (pointes, jeux de mots, calembours)
Ex. de Technique naturaliste	Introduction directe, inversion, le récit commençant par la fin	↔	Retour à la situation initiale (effet d'encerclement)
Grands modèles de Maupassant	Réunions autour d'un repas	↔	Fins comiques (rires) ou dramatiques (larmes)
	Portraits	↔	Effet de surprise
	Méditations philosophiques centrées sur une idée, un sentiment	↔	Fixe les points de vue de l'auteur, sa conception du monde
	Action, mouvement (débutant avec un voyage, une sortie)	↔	Un élément-pivot survient et très souvent la mort
	Cérémonies	↔	Le récit culmine dans "le mot de la fin"
	Document caché (lettre, testament)	↔	Révélation, lumières sur le passé
	Rédaction d'un journal	↔	Fins épistolaires
	Procès	↔	Acquittements
	Contes fantastiques (dès le début l'accent est mis sur le visible et l'invisible)	↔	Interrogations sur ce qui demeure incompréhensible

4. MAUPASSANT “REPORTER”

4.1 QUI PARLE?

L’observation des paires minimales suffit pour mettre également en lumière un aspect structural relativement important, celui de la position de l’auteur. Concrètement cela signifie que l’on peut opportunément sensibiliser le lecteur-apprenant aux différents types de discours, des formes particulièrement nettes (en situation contextualisée) facilitant ici cette initiation:

4.1.1 DISCOURS RAPPORTÉ

L’auteur reprend le discours tel qu’il est censé avoir été prononcé par le personnage, et situe clairement l’émetteur qui “rapporte” déjà à un auditoire une aventure qu’il a vécue, à laquelle il a assisté en tant que témoin:

Le docteur Bonenfant cherchait dans sa mémoire répétant à mi-voix: “Un souvenir de Noël?... Un souvenir de Noël?” Et tout à coup il s’écria: “Mais si, j’en ai un, et bien étrange encore; c’est une histoire fantastique. J’ai vu un miracle! Oui Mesdames, un miracle, la nuit de Noël.”

4.1.2 DISCOURS NARRATIVISÉ

Souvenirs relève du discours narrativisé, c’est-à-dire traité et assumé par l’auteur lui-même: en évoquant des souvenirs personnels, l’auteur s’adresse directement aux lecteurs:

“Comme il m’en vient des souvenirs de jeunesse! Qu’ils sont exquis les souvenirs, des anciens printemps! J’en veux dire une, de ces aventures. Elle date de douze ans, et me paraît déjà si vieille, qu’elle me semble maintenant à l’autre bout de ma vie, avant le tournant d’où j’ai aperçu tout à coup la fin du voyage.”

4.2 QUI VOIT?

Avec la position du narrateur (présent ou absent dans l’action) doit être déterminé le *point de vue* choisi qui tend à être plus ou moins *objectif* (Maupassant s’est expliqué à ce sujet dans la Préface de *Pierre et Jean*): à ce niveau l’on observe que la narration dite

“objective” est l’un des procédés les plus courants chez Maupassant (entre autre à cause de l’aversion naturaliste pour l’omniprésence du “je” auteur). Les deux composantes que sont à la fois la *position* et le *point de vue* dans la narration, déterminent en fait quatre combinaisons qui correspondent aux deux questions que se pose le lecteur au moment où il commence à lire le récit: Qui Parle? Qui Voit?

Un tableau-résumé peut donc schématiser cette typologie à double entrée:

	Éléments perçus de l’Extérieur	Éléments perçus de l’intérieur
Narrateur présent comme personnage dans l’action	Un témoin raconte l’histoire (<i>Sur l’eau</i>)	L’auteur raconte l’histoire (<i>Souvenirs</i>)
Narrateur absent comme personnage dans l’action	L’auteur omniprésent raconte l’histoire (<i>Deux Amis</i>)	Un personnage principal raconte l’histoire (<i>Mon Oncle Jules</i>)
Qui PARLE?	QUI VOIT?	

4.3 LE LECTEUR

Il convient en outre de se demander quel est le rôle attribué au lecteur. Et de répondre que, quoique variable, cette dimension est manifestement toujours importante. En effet, il est clair qu’il est l’un des éléments pertinents du jeu narratif; en conséquence, c’est dans ce genre de récit que l’auteur peut aisément entretenir certaines relations avec lui. Ainsi, les situations émotionnelles sont-elles choisies en vue d’éveiller chez le lecteur un effet intense, et de mode plus ou moins implicite, le message final lui est-il aussi, la plupart du temps astucieusement adressé.

4.4 L’EXPÉRIENCE DE L’AUTEUR

Prenons enfin l’exemple plus détaillé d’une introduction qui montrera que c’est bien par un système de sélection très strict que l’auteur compose chacune des parties de son récit:

“Monsieur Lantin/, ayant rencontré cette jeune fille/ dans une soirée/ chez son sous-chef de bureau/, l’amour l’enveloppa comme un filet./”

(*Les Bijoux*).

Visiblement, “l’ouverture”, tout en ne retenant que l’essentiel, répond prioritairement aux questions: Qui? Quand? Où? Quoi? Et cette sélection rappelle, plutôt qu’une technique cinématographique, une démarche de type journalistique et la méthode du reportage. En effet, elles donnent en premier lieu des informations aptes à fixer rapidement les situations. On se souvient alors que Maupassant fut d’une part chroniqueur et publia abondamment dans les quotidiens de son époque, et que d’autre part il puisa une grande quantité de ses sujets dans la rubrique des “faits divers”. Mais sans doute est-il inutile de dire que les Contes de Maupassant, dépassant de loin la simple et pure description, demeurent de véritables compositions artistiques, ne serait-ce que parce qu’ici s’accomplit ce qu’on pourrait appeler le saut qui va d’une réalité toute extérieure à un réel intérieur seul capable de nous livrer cette expérience intime qui se voit réfractée dans l’écriture du narrateur. Le récit qui progresse dès lors suivant une autre voie, devient la substance d’une autre analyse, d’une autre épreuve, celle qui en allant “quelque part” s’achève le plus souvent dans la Diminution ou la Mort. La symbolique des gestes destructeurs et agressifs (étranglements, couteaux, armes à feu...) nombreux à la fin des contes, non seulement a à charge de reproduire un état psychologique, mais encore de traduire une expérience fondamentalement douloureuse.

La clôture alors, telle une chute correspondant à la destruction physique et morale de l’être, se trouve étrangement orientée vers une finalité totalement négative, et l’échec sanctionne le conte comme un suicide met fin à un acte désespéré:

“Nous aperçûmes une masse noire, c’était le cadavre d’une vieille femme qui avait une grosse pierre au cou.”

(Sur l’Eau).

Symbole du non retour, la chute dans l’eau marque effectivement la fin de nombreux contes, qui en s’achevant brusquement, arrêtent toute vie et renvoient au néant de l’espace et du temps. Plus d’une fois il est vrai, l’auteur nous laisse un vide immense, qui est comme le silence de l’expression intentionnelle répondant, de son point de vue, au néant du monde.

5. BIBLIOGRAPHIE

◇ TEXTES DE GUY DE MAUPASSANT

- *Boule de Suif et Autres Contes Normands*, éd. Garnier, Paris, 1971.
- *Contes et nouvelles*, éd. Laffont, Paris, 1988.
- *Contes et nouvelles*, éd. Gallimard, Coll. "La Pléiade", Paris, t. I-II. 1974, 1979.
- *Contes choisis*, éd. A. Michel, Paris, 1992.
- *Le Horla et autres histoires*, éd. Seuil, coll. "École des Lettres", Paris, 1992.
- *Pierre et Jean*, éd. Albin Michel, 1973.

◇ ÉTUDES SUR MAUPASSANT

- Antoine, Régis** (1971): "État présent des études sur Maupassant", in: *Revue des Sciences Humaines* N° 144, oct, déc.
- Besnard-Coursodon, Micheline** (1973): *Étude schématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant: Le piège*, éd. Nizet, pp. 279.
- Castex, Pierre-Georges** (1962): *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, éd. Corti, pp. 466.
- Greimas, Algirdas Julien** (1966): *Maupassant, la sémiotique du texte, exercices pratiques*, éd. du Seuil, pp. 267.
- Haezwindt, B. P.** (1993): *Guy de Maupassant: de l'angoisse au conte fantastique*, éd. Rodopi, Amsterdam.
- Maynial, E.** (1906): *La vie et l'oeuvre de Guy de Maupassant*, éd. Mercure de France.
- Ropars, Willeunier et Mourier, Maurice** (1974): "Lire l'écriture", in: *Esprit* N°12, déc., pp. 801-833.
- Vial, André** (1973): *Faits et significations*, éd. Nizet, pp. 335



À la suite de...



Guy de Maupassant

LE TEMPS DE MARS nouvelle

Autant qu'on s'en souviennne, cela commença à peu près au mois d'août 1971, il y a donc plus d'une vingtaine d'années. Je vivais avec ma mère, Marie, propriétaire alors d'immenses "fundos" dans le sud du Chili, dans la dixième région du pays.

Dans cette province australe éloignée du monde, une verte campagne alterne avec ces vastes domaines agricoles qu'on appelle aussi "haciendas", et pour qui s'y trouve l'été, ce coin perdu prend soudain dans les derniers mois de l'année, les couleurs d'un paradis caché, préservé, retrouvé...Mais même dans un lieu aussi idéal, surgit la fatalité. Heminway ne pensait-il pas que toutes les choses véritablement malfaisantes naissent d'un moment d'innocence? Et bien, il n'avait pas le moindre tort. Car voilà le fait: Marie, qui était une jeune femme dotée de maintes qualités, avait cependant une faiblesse, elle était superstitieuse, excessivement superstitieuse. Elle avait ainsi acquis la fâcheuse habitude de faire venir jusqu'à elle un gitan, un vieux quidam, qu'elle consultait régulièrement, toutes les deux ou trois semaines, pour connaître "l'avenir". En réalité, les prédictions qui, pour elle étaient les plus importantes, concernaient surtout les récoltes de blé. En ce temps-là, j'avais seulement six mois; cela paraîtra incroyable, mais depuis lors, jusqu'à ce jour, il ne m'avait pas été donné de revoir ma mère, et celle-ci est mon histoire...

Un jour sombre où ma mère avait demandé la présence de ce vieux gitan répondant –Dieu sait pourquoi– au surnom de MARS, elle remarqua qu'il demeurait stupéfait en observant quelque chose d'apparemment extraordinaire sur la paume de sa main gauche. Un tant soit peu troublée, Marie s'écria:

– Qu'est-ce que tu vois gitan? Dis-le moi! Parle!

Mais Mars n'eut qu'un sourire édenté et narquois en annonçant dans un balancement de tête lugubrement mystérieux:

– Non, non... Je n'ai rien à vous dire! Ce secret, c'est de l'or, ma chère, de l'or!...

Et puis, retentit un rire malin qui glaça le coeur de ma pauvre mère.

Il fouilla nerveusement dans sa poche et en tira de quoi écrire, puis il arracha un feuillet blanc d'un carnet d'adresses qu'il referma d'un geste sec et décisif. De son fauteuil, Marie n'aperçut que quelques lignes illisibles, tracées d'une écriture singulièrement fine et plutôt mal formée. Une sentence de mort ne lui aurait pas causé plus de panique. Il promena ensuite un regard magnétique autour de lui; que cherchait-il? Une petite flûte posée près du

berceau où je dormais attira soudain son attention. Il s'en saisit aussitôt, évidemment sans permission. Il roula doucement le message comme un papier de cigarette et le glissa dans l'instrument de musique. Mars avait l'air content de lui, l'air satisfait de celui qui a réussi une bonne affaire, et ce, malgré le ton menaçant avec lequel il lança:

- Votre destinée est là, ma chère...dans cette jolie flûte...le moment venu, nous en reparlerons...nous pourrons la faire jouer...!

Et, cette fois, il éclata de rire. Chaque minute qui passait devenait plus insupportable pour Marie. Elle se rappela alors subitement qu'elle était seule! Pas une âme dans l'immense domaine! Qui pourrait venir à la rescousse? Un instant de frayeur la traversa. On était à la veille de la grande fête nationale du 18 septembre, et tous les employés de la maison sans exception, étaient en congé. La propriété était absolument déserte. Marie pâlit de manière alarmante, et envahie d'une angoisse incontrôlable, s'évanouit. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle perdit connaissance une seconde fois, à la vue de l'atroce surprise qui l'attendait: Mars avait bel et bien disparu, sans laisser de trace... sans explication... cependant, la plus insoutenable cruauté fut de constater que le berceau, lui aussi, était vide!!

Ce que je raconte maintenant, je ne m'en souviens pas de mémoire, je le tiens essentiellement de ma mère et de Mars lui-même, qui dut fort heureusement passer aux aveux avant que ne se referment sur ses misérables jours, les portes de la prison de Puerto Montt.

Ma disparition fut immédiatement communiquée à la police, en vain, hélas! De son côté, soutenue par un espoir qui semblait plus qu'insensé, ma mère fut sans doute la seule à ne jamais se lasser de ses longues et épuisantes recherches.

Mars m'avait emmené puis caché dans le camp de gitans de la vallée de Niebla. Et, de la pénombre de mon enfance, le passé s'est enfui. Je dois dire que l'ai chassé, et que pour rien au monde je ne reviendrais aujourd'hui en arrière... Mais... une figure, d'ailleurs longtemps incompréhensible pour moi, persiste encore dans mon souvenir, celle de Mars. C'était quelqu'un de fort indépendant, non pas particulièrement aimé de la communauté des gitans, mais incontestablement respecté: on craignait ses dons et on savait que ses "voyances" s'avéraient infailliblement. Au fond, je crois que cet être impressionnant possédait l'art de cultiver le mystère. Les brides de commentaires que je glanais avec avidité sur son compte, laissaient toujours intacte mon ignorance: pour d'autres, le vrai secret de ses pouvoirs était dans la petite flûte andine qu'il portait et caressait jalousement sur sa poitrine... ce qui lui arrivait finalement fréquemment, chaque fois qu'il était passablement gai, voire ivre... Cette flûte artisanale était en bois, assez bien faite et en bon état. L'objet n'avait certainement rien de la magie qu'on lui attribuait, pourtant, comment ne pas reconnaître qu'il a définitivement marqué le sens de ma vie?... J'aimais les voyages, ils aimaient l'aventure; notre convoi parcourut le continent, et ma route fut la leur.

Dix années après l'enlèvement, Mars écrivit à ma mère qui identifia sans peine son écriture fine, serrée et mal formée. Devinerez-vous le contenu laconique de cette lettre? Je crains que non. Retrouver son fils, l'embrasser de nouveau, signifiait pour Marie, céder à

Mars ni plus ni moins que cinquante pour cent de ses terres. Elle n'avait, certes, pas vraiment le choix, mais elle avait...une semaine pour décider. Elle choisit. Ce fut NOOOOON. Pour donner cette réponse, Marie avait dû se plier, la mort dans l'âme, aux directives du service d'Interpol. Celui-ci était absolument sûr qu'il arrêterait bientôt le maître-chanteur...! Le résultat de toutes les recommandations fut malheureusement dix autres années de désespoir, qui n'ont peut-être compté que dans le coeur meurtri de Marie.

En 1991, mes vingt ans furent marqués par les derniers coups de feu de la guerre du Golfe, et une nouvelle lettre que Mars écrivit à ma mère. Cette fois, il voulait... soixante quinze pour cent des terres qu'il appelait déjà très délicieusement, ses "mariannes"! On évita de commettre une nouvelle erreur. Des documents furent bientôt signés. Mars me rendrait à ma mère et il recevrait en échange les propriétés tant convoitées. Mars jugea aussi que l'heure de la vérité avait enfin sonné: la petite flûte devait révéler le secret qu'elle cachait depuis si longtemps. Marie déroula presque rituellement un papier jauni et lut ceci:

"Ma chère Marie, voici mon pronostic: dans 20 ans le prix du blé aura augmenté au moins de 500 % à cause d'une situation défavorable pour les récoltes. Ce seront à coup sûr des années en or pour les producteurs de blé. Nous aurons la joie de partager tous les deux cette chance.!"

En fait, Mars avait vu au plus juste. Ma mère et moi avons semé la quasi totalité des terres du meilleur blé que nous avons trouvé, et de cette façon inespérée, les récoltes de nos domaines ont considérablement enrichi et amélioré le patrimoine familial.

Ainsi s'achève mon histoire. Quant à Mars, il moisit en prison comme un mort au cours de sa "vie". Il vous plaira peut-être de savoir aussi que, pour toute distraction, il n'a, au loin, que le magnifique MOULIN RAWI qui, dans la joie de moudre sa blanche farine, chante et crie.

Nicolas B.



LE TABLEAU nouvelle

Il était neuf heures du soir, quand une voiture se détint devant la porte de l'immeuble "Le Velasquez", à Paris. A l'arrière de la voiture, la portière s'ouvrit et un agent de police en descendit. Il se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée de l'immeuble. Une fois à l'intérieur, il alla droit au bureau où travaillait habituellement Monsieur Jacquet, le propriétaire de l'édifice. Il entra et annonça, sans préambule, le motif de sa visite, en disant qu'il voulait savoir où se trouvait Monsieur Treechman, un jeune Anglais, occupant l'appartement numéro 43, car il n'était pas allé à son travail depuis trois jours.

Voyons maintenant ce qui s'est réellement passé.

Tout a commencé quatre ans avant, quand M. Treechman, au cours de l'une de ses explorations, faisait partie d'une équipe de recherches archéologiques dans les pyramides d'Égypte. Un jour qu'il était absorbé par l'observation d'une gigantesque chambre, il a découvert une quantité de richesses pour un archéologue, mais parmi toutes ces merveilles millénaires, un objet a attiré, très spécialement, son attention. C'était un tableau où il y avait des personnes de toutes les époques, et au centre, tout puissant, dominait majestueux, un grand Pharaon, avec un regard cependant, plein de rage.

Monsieur Treechman est resté quelques jours encore en Égypte, et puis il est retourné en France, à Paris, où il avait un ami assez généreux pour l'aider financièrement à poursuivre ses investigations et ses longues et lointaines explorations. Revenant de voyage, comme il n'avait pas de logis fixe, Monsieur Treechman a loué un appartement dans l'immeuble de Monsieur Jacquet.

Le jeune Britannique vécut ces quatre dernières années sans jamais se lasser d'étudier les passionnantes découvertes qu'il avait faites en Égypte, et il préparait minutieusement son prochain voyage. Mais tout a changé quand, trois jours avant l'arrivée de l'agent de police, il a entendu la sonnerie de la porte de son appartement. Il a aperçu sur le palier un petit paquet rectangulaire qui avait la forme d'un livre enveloppé d'un papier marron très ordinaire. L'ayant ramassé, il est rentré fort intrigué; après l'avoir examiné sous toutes les coutures, il a pensé qu'il s'agissait d'une erreur. Finalement, il s'est décidé à l'ouvrir pour savoir s'il lui était destiné ou s'il fallait remettre l'étrange colis à la police. Il n'en croyait pas ses yeux: c'était le même tableau qu'il avait vu quatre ans auparavant, quand il était chercheur en terre égyptienne... Pas l'ombre d'un doute, c'était exactement le même tableau: le Pharaon avec des airs de grand seigneur, et tout autour, comme des serfs, des personnes de différentes époques.

Monsieur Treechman, malgré toute son imagination, n'arrivait pas à comprendre comment le tableau était parvenu jusque là... Son esprit d'explorateur a primé de toute façon, et il a donc décidé de le laisser dans sa chambre. Cette nuit il se coucha fort tard, tant il était excité! Il s'allongea, enfin dans son lit, et son chien se coucha à côté de lui, comme d'habitude. Ils se sont bientôt endormis tous les deux. Minuit sonna, puis une heure, puis deux heures du matin. A ce moment-là, Monsieur Treechman s'est réveillé en sueur et une indéfinissable sensation l'envahissait. Il a bien regardé partout, tout était en ordre, mais il pressentait, sans savoir en réalité pourquoi, que quelque chose allait mal. Le fait est qu'il vivait depuis quatre ans dans cette chambre, et qu'à cet instant précis, il avait cru ne pas la reconnaître!

Son état d'homme déconcerté atteignit ensuite son paroxysme lorsque cherchant des yeux son chien, il ne l'aperçut nulle part. Il l'appela, désespéré; or, la pièce était vide. Quelle folle idée n'eut-il pas alors?! Il s'approcha tant du tableau qui demeurait suspendu à droite de son lit, qu'il pouvait maintenant en voir nettement tous les détails. Ce fut ici qu'il a cru perdre connaissance. Il put à peine s'appuyer sur son lit pour ne pas tomber brusquement par terre. Ce qu'il venait de voir était trop incroyable, c'était absolument insensé! Il avait vu dans le tableau, à côté du Pharaon, –IL AVAIT VU– un chien, SON chien!!! Tous les deux le regardaient avec fureur. C'était insoutenable! Peu à peu, les images ont commencé à s'agrandir et en prenant des formes plus réelles, elles s'approchaient de lui... elles s'approchaient de lui...

Après avoir eu la permission de Monsieur Jacquet, l'agent de police a pénétré dans l'appartement de Monsieur Treechman. Il l'a parcouru entièrement, et, finalement, il est entré dans sa chambre. Il n'y avait rien de spécial: un lit défait, témoignant que quelqu'un l'avait occupé, quelques vêtements soigneusement ordonnés à la manière la plus anglaise qui soit, et un tableau où l'on distinguait des personnages de toutes les époques, avec, au centre, un Pharaon qui avait à son côté gauche un chien, et à sa droite un jeune homme caractéristiquement Anglais, qui portait comme vêtement de nuit, un pyjama, et qui regardait avec une indescriptible panique!...

Manuel V. / Marco F.



LA VITRE BRISÉE nouvelle

Il était un lundi comme tous les autres. C'est-à-dire, ennuyeux. En plus, on était en cours de maths, et ce jour-là, il était plutôt fastidieux, car personne –pas même le crack de la classe–, n'avait compris comment sortir ce maudit cosinus, ni comment dessiner le fameux "sinus complément de l'angle" que le prof. était bien le seul à imaginer... Heureusement, notre vieux prof. de maths aimait aussi nous raconter de bonnes histoires, plus intéressantes les unes que les autres. En fait, je ne sais plus comment on en est venu à écouter une de ses aventures inoubliables qu'il avait vécue avec Joseph Darcot, son meilleur ami. Je vous la raconte donc telle que je l'ai entendue, et autant qu'il m'en souvienne, il avait ainsi commencé son récit:

"Je revenais de Patagonie d'un voyage fort pénible dans le sud pays, et n'avais qu'une idée: me reposer! Me détendre enfin, loin de la grande ville et de toute civilisation! Mais où aller? La question était cruciale, il s'agissait de bien choisir... Je n'ai rien trouvé de mieux que de téléphoner à Joseph, un ami qui, par son extraordinaire entrain, réussissait toujours à revitaliser mon esprit déprimé. C'était décidé, cette fin de semaine, j'irais la passer chez Joseph que je n'avais pas vu depuis longtemps. Mon ami habitait seul, dans une jolie maison de campagne à deux étages, où, à peine arrivé, mon corps ressentait généralement l'inappréciable délassément dont j'avais tant besoin. Darcot m'invita bientôt à faire une petite promenade dans les alentours de sa charmante propriété, et j'acceptai volontiers. Nous admirions les hauteurs de la colline de Quilpué, lorsque, soudain, nous avons remarqué la même chose: le ciel était devenu d'un gris de plomb menaçant; un bel orage se préparait...Très sagement, nous décidâmes de rentrer le plus vite possible. La pluie tomba enfin, menue, mais forte et ininterrompue. A l'intérieur de la résidence, il faisait bon être près de l'accueillante cheminée, confortablement calés dans nos fauteuils en cuir... Mais quel était ce fracas qui avait osé mettre fin à notre conversation? La foudre, tout simplement. Et quelle foudre, Seigneur! Les vitres de l'une des fenêtres du rez-de-chaussée venaient de se briser dans un bruit épouvantable. Non que nous soyons des personnes particulièrement impressionnables, mais nous avons failli céder à la panique quand, tel un pétard formidable, quelques secondes après, le vase de Chine délicatement posé sur le rebord de la cheminée, vola en éclats, devant nos yeux, pendant que nous restions littéralement époustouflés. C'était, mes amis, le début d'une série d'étranges surprises. Voulez-vous tout savoir? Et bien voilà... D'abord, l'électricité vint à se couper dans cette campagne isolée, pour nous plonger irrémédiablement dans une obscurité très peu rassurante; en outre, le gentil chien de Joseph, commença à aboyer comme s'il eut voulu attaquer un inconnu... Bref, il y avait de quoi s'inquiéter, je le certifie. C'est pourquoi, quand, à notre grand soulagement, la clarté électrique revint, on n'eut qu'une envie: rire de

bon coeur, pour chasser la crainte stupide qui n'avait pas encore tout à fait réussi à nous envahir. Enjoué, Joseph me demanda si je refuserais un verre d'un excellent whisky rapporté tout droit d'Écosse. Déjà gais, nous tenions chacun notre verre à la main, lorsqu'ils se brisèrent en même temps que la bouteille qui, à notre grand regret, se vida de son précieux contenu. C'était inouï. Que voulez-vous que je vous dise? Ni Joseph ni moi ne comprenions rien à rien, et la situation devenait absolument intolérable, on ne supportait plus le moindre bruit... et moi qui étais venu de si loin pour me reposer!... Maintenant que j'y pense, je crois que, jamais plus, je n'aurai l'occasion de revivre des moments pareils. Enfin, jugez-en par vous-mêmes. Tard dans la nuit, voilà pas qu'un coup de feu, un vrai, retentit à l'extérieur, dans le fond du jardin. On alluma tous les lampadaires, et on aperçut le professeur Fluth qui arrivait en courant droit vers nous, le souffle coupé. Il revenait de son laboratoire de recherche scientifique, situé à une centaine de mètres de notre villa. Il n'eut qu'un geste, le pauvre homme, il désigna son chapeau noir: troué d'un coup de flingue..! Plus mort que vif, le prof. Fluth s'assit en tremblant de tous ses membres, et assura qu'il avait été victime d'une agression à main armée. Nous étions, tant l'un que l'autre, dans un piteux état psychologique. On appela vainement la police: on ne découvrit absolument rien, on ne trouva pas la moindre trace d'un suspect. Cette nuit-là fut sans doute la plus courte de ma vie. Le lendemain, alors que Joseph se brossait nerveusement les dents, le miroir se brisa en trois morceaux, comme par magie. Pâle comme un linge, mon ami vint me rejoindre au rez-de-chaussée, et, avec un regard vaguement dirigé vers la fenêtre encore sans carreaux, il marmonna: "Nous sommes ensorcelés!..." L'horreur dans tout ça, c'est qu'il était réellement sur le point de le croire. C'était à devenir fou: on n'osait pas sortir, et pourtant, on aurait fait n'importe quoi pour être loin de là... A l'heure du déjeuner, la catastrophe fut encore pire: elle provoqua un retentissement seulement comparable à un magnifique concert à l'Odéon: cela venait du dehors; on mit le nez à la fenêtre, et quel fut, à votre avis, le spectacle? Devant le portail en fer, cette fois, c'étaient des litres et des litres de lait répandus sur le chemin en pierre, et parmi toutes les bouteilles vides et cassées, pas une n'avait échappé à ce dévastement insolite et inexplicable. C'est à ce moment-là que notre réflexion se mit en marche (il était temps!) en faisant retomber tout le discrédit sur le prof. Fluth dont le laboratoire nous avait toujours paru cacher des activités un tant soit peu suspicieuses, ou pour le moins douteuses. L'incertitude nous torturait. On n'y tint plus, mieux valait en avoir le coeur net. Il fallait aller voir. La porte était fermée, et bien fermée, puisqu'elle était doublement cadenassée. Pas d'autre solution: la fenêtre. Armés seulement de courage, on se trouva bientôt à l'intérieur d'un vaste laboratoire, où une découverte assez extraordinaire nous attendait. Une machine aussi énorme qu'indescriptible, avait un aspect trop dantesque pour ne pas exciter une inévitable curiosité. Dieu, que nous étions exaltés! Tout à coup, un bruit sec de pas pressés nous immobilisa. Devinez qui c'était? Fluth en personne! Et que croyez-vous qu'il fit en nous voyant? Demi tour! Il s'échappa comme un voleur, le vaurien!!

Dans sa précipitation, il ne ramassa même pas une feuille qui s'envola de son dossier secret. Ce document s'avéra primordial, puisque c'était la copie de l'étrange machine,

une machine des plus sophistiquées, utilisant les ultra-sons. Une fois sur place, l'inspecteur Mitchel nous confia qu'il suspectait le prof. Fluth d'appartenir à la N.U.S., la Nouvelle Union des Suprématies, une organisation éminemment dangereuse, d'après lui. Il nous expliqua en outre, que cette machine infernale avait été conçue durant la 2ème guerre mondiale, et qu'elle était mortellement puissante, vu qu'elle était capable de détruire, en une fraction de seconde, une ville complète!... Mitchel se voulut néanmoins rassurant et déclara que l'ignoble Fluth ne tarderait pas à se retrouver en prison, que ses plans diaboliques seraient immédiatement brûlés et que la terrifiante machine serait sous peu démantelée.

Déjà plus tranquilles, nous nous sommes donné rendez-vous, Darcot et moi, pour nous réjouir sans réserve de cet heureux dénouement. Et puisque nous étions vivants par miracle, nous irions nous recueillir un instant dans la chapelle du village. Une fois à l'intérieur, le silence de ce saint lieu remplit notre âme. C'est alors que, sans savoir d'où elle venait, une tonitruante secousse réduisit à néant l'un des plus beaux vitraux, celui qui se trouvait tout en haut, juste au-dessus de l'autel. Joseph Darcot me regarda, blême, prêt me sembla-t-il, à rendre l'âme dans un dernier cri.

Claudio B. / Roberto P.



RÉVÉLATION nouvelle

J'ai pris ce cahier parce que je veux écrire une sorte de témoignage. Vision très spéciale, d'un autre "moi", "il" ou "elle"...Oui, c'est comme si nous étions chacun derrière notre propre fenêtre. Un étrange froid tombera sur nous, devenant ensuite seulement, Lumière.

Assis autour d'un feu de bois au bord d'un lac, la lune éclairait la nuit. Trop pâles, nous avions, mes amis et moi, des figures d'argent. L'eau reflétait le silence ... Qui accompagnait son murmure avec une guitare mélancolique? Languissante fumée. Nos regards étaient blancs, comme la figure de l'Être qui devait nous parler de la clarté qui nous entourait. Il arriva enfin. On lui offrit une boisson chaude, cela le rendit sans doute plus éloquent. Je me trouvais à son côté gauche. Le feu, l'eau, les nuages qui enveloppaient notre soirée d'hiver, le vent et le mystère faisaient de cette personne "un secret de lumière".

Il a ouvert un livre. C'était un livre ancien. Je ne pouvais pas l'examiner de près, mais je voulais à tout prix savoir ce qu'il disait. L'Inconnu commença à lire d'une voix lente, mais claire et bien timbrée: "On doit ouvrir les yeux, mais au-dedans, au fond de nous-mêmes; vous connaîtrez alors le jour en vous-mêmes. Dès que vous apercevrez ce rayon-artisan-de-la-connaissance, vous pourrez le découvrir aussi dans les autres. On doit ainsi croître, seuls, pour assimiler la paix et devenir Nature. Fermez les yeux, non fermez-les bien, ouvrez-les au-dedans de vous. La joie a une couleur, c'est la vie qui ne finit pas." Après la lecture complète du livre, il fit cette assertion: "on doit lire "entre les lignes" d'un texte. La vérité se trouve dans la lumière... qui jaillit de la Lettre... cachée pour qui ne sait pas la déchiffrer. Je reviendrai bientôt."

Pendant qu'il regardait les collines illuminées par le ciel, et la silhouette noire des grands arbres du sud, j'ai pris le livre, je l'ai ouvert, pour le lire, mais les pages étaient vierges, vides, immaculées... Aucun mot n'était imprimé, rien... toutes les pages étaient blanches, pures... Ce livre n'était pas un livre, puisqu'il n'était pas écrit...

L'aube est arrivée silencieusement. Je suis tombée dans un sommeil qui me parla. Un rêve. Une révélation. Je marchais sur une cime, et à mes pieds se trouvaient deux océans. Il y avait un ciel obscur sur lequel contrastait un petit soleil reflété sur des vagues. Les deux masses d'eau jouaient à mes pieds et elles m'aidaient à ne pas basculer dans le vide. Soudain tout est devenu lumière. Je me suis réveillée. Ce fut la première Révélation.

Les nuits et les jours ont passé sans mémoire. Puis la lumière s'est présentée de nouveau à moi, quand j'ai découvert une musique qui pouvait me transporter vers la

campagne, la mer, la montagne. Je ne peux pas la décrire. Je ne sais même pas ce que c'est exactement. Un mélange, dirais-je, de sensation et de vibration, capable d'émouvoir très profondément, une suite d'accords qui a sa propre force... Je la sentais là, toute intérieure. Ce fut la seconde Révélation. Nous étions sous un arbre, nous écoutions le chant de la nature. Quelle harmonie dans la brise, dans les branches, dans la douce pluie! Il semblait que le ciel jouait du piano sur la terre. Quelques-uns cependant paraissaient perdus, ils n'étaient pas arrivés à temps au rendez-vous de la lumière. L'Inconnu se présenta de nouveau. Ceux-là, à la fois confus et curieux, lui ont demandé s'il était un être d'une autre planète. Il sourit; on en est venu à lui parler de notre façon de voir le monde, de nos découvertes, de nos communications avec les autres. Il nous prêta une oreille fort attentive, il avait une manière extraordinaire de s'intéresser à son interlocuteur. Par le temps qu'il faisait, d'où venait que nous n'avions pas froid? Nous étions malgré tout pâles. D'où venait la force qui nous accompagnait quand il était là? De son livre. Il lut une nouvelle fois. Il parla des couleurs, des lumières et des ombres qui nous entouraient. Il nous raconta l'histoire de la terre et ses anciens habitants selon le vrai pouvoir, l'esprit. L'Inconnu nous lut quelques pages sur le chapitre de la vie, c'est-à-dire sur notre propre existence; il nous a guidés sur la manière d'arriver à une perfection.

Nous l'avons écouté tout l'après-midi, sans perdre une syllabe. Quand le soir se fit sentir, il interrompit sa lecture et se mit à jouer avec d'étranges cordes; mes amis l'imitaient en s'amusant. Pendant ce temps, il me fut possible de prendre le livre pour le redécouvrir. Je pensais que quelques chose devait bien être écrit, puisqu'il était si intéressant lorsque l'Inconnu le lisait!... Je l'ai ouvert silencieusement. Maintenant je distinguais des signes, mais... ils étaient particulièrement énigmatiques, ces signes, et pour moi, ils ne signifiaient encore rien. Donc, j'ai avancé en tournant les pages et j'eus une surprise. Les dernières pages étaient écrites dans une langue différente de la mienne, j'y reconnaissais seulement une langue ancienne, une langue morte.

La dernière fois que nous l'avons vu, l'Inconnu dévoila à mes amis l'expérience de l'équilibre, qu'on pouvait appeler, le miracle de la vie, de l'amour; telle est la lumière irradiant, parfois faiblement, parfois avec force, de notre "moi", "toi", "il", "elle". Depuis, je suis un chemin tracé selon d'autres désirs, car absorbé par cette lumière, il n'y a plus d'obstacles à ma volonté, je suis ma pensée. Celle-ci me dit aujourd'hui: "Chacun de nous est un vieil Inconnu, portant en soi un message qui attend d'être ouvert, décacheté, lu, communiqué aux autres. Cherche en ton centre la lumière; elle est la force qui, comme dans un oeuf, renferme déjà son futur équilibre." Maintenant que tu sais qu'il existe, procure-toi ce livre, retrouve-le coûte que coûte, ouvre-le... et, cette fois, commence à lire...

Vanessa B.



GUERRE À LA GUERRE

Conte fantastique

Ce soir-là Michaël lisait attentivement un livre que sa mère lui avait offert pour ses treize ans. Celui-ci racontait les aventures d'un guerrier barbare vivant dans un royaume maléfique. Après avoir terminé le premier chapitre, il s'endormit profondément marqué par le récit de sa lecture.

Soudain transporté dans un autre monde, il devint un super jeune homme, au visage bronzé, de grande taille et aux cheveux d'un brun luisant; son corps était différent... ainsi métamorphosé, il sombra dans un étrange rêve.

Le lendemain, abasourdi et étonné, il ne se souvenait absolument de rien. Il contempla le paysage. Un silence presque mystique émanait de ce lieu flamboyant de couleurs où résonnait le chant des oiseaux. Notre jeune héros ne portait plus qu'une tunique en fourrure soutenue à la taille par une large ceinture en cuir; il chaussait des mocassins en daim, et à ses pieds reposait une arbalète près d'un carquois rempli de flèches aux pointes de diamant.

Michaël médita quelques instants, puis reconnaissant un petit sentier qui lui était familier, décida de descendre vers "La Cité". Bientôt il se mêla à une foule très dense à cette heure-là: à midi qui ne circulait pas dans les ruelles les jours de marché? Dans un vacarme incessant de voix, de bruits et de musiques, Michaël se sentit mi-ahuri, mi-perdu. Il hésitait sans savoir quel chemin prendre, lorsqu'une drôle de main vint à se poser sur son épaule: c'était celle d'un nain qui s'exclama:

– Hé! On ne reconnaît plus ses vieux amis?

– ...

– Je suis Mutt, m'aurais-tu déjà oublié?

– Mutt?! répéta machinalement Michaël en portant une main à son front.

– Assez plaisanté, allons boire une bière bien fraîche, je t'invite, proposa le nain.

Et ils pénétrèrent dans une taverne où tout le monde semblait s'amuser dans une ambiance de fête. Sur une table en bois massif, une belle femme rousse, trop voluptueuse pour ne pas être troublante, dansait. Les deux amis se laissèrent gagner par cette bonne humeur générale. Mutt commanda deux chopes. Ils burent, en riant et à grandes gorgées, la "cervoise" qui désaltère les héros des films assoiffés. Michaël s'immobilisa; il venait tout à coup de comprendre quelque chose de très important... Par un procédé inexplicable pour lui, il se trouvait à l'intérieur de l'histoire racontée par le livre ... mieux, il en était le fier héros, il incarnait Tyndall, le protagoniste, lui-même! Enthousiasmé, il prit possession sur-le-champ de son rôle magnifique... La seule difficulté étant de ne décevoir personne... Et,

comme on va le voir, ce n'était par la moindre bravade, puisqu'il allait se trouver sans tarder engagé dans un véritable partie de bras de fer...

Pas loin de la taverne, un attroupement de nains s'était formé sur la place publique du village. Mutt raconta à Tyndall que tout le monde était agité depuis que, la nuit, de grandes ombres avaient pris l'habitude de survoler les toits des maisons, les couvrant de leurs lugubres ailes noires. Des disparitions, des meurtres, des cadavres vidés de leur sang, des corps d'enfants déchiquetés, des figures de vieillards griffées, des traces de puissantes serres sur des animaux domestiques...autant de faits terrifiants attribués à des êtres hideux, bien connus dans toute "la Cité", et appelés les Vampires des Limbes.

Des cris emplissaient la place.

– Nous ne pouvons plus supporter ça!

Il faut faire "quequ'chose"! hurlait-on.

Nous sommes au désespoir, quels massacres!... La colère grandissait.

– Chacun veut la paix, mais qui osera déclarer la guerre à la guerre?

Un silence glacial s'abattit sur l'assemblée.

– N'y aura-t-il personne pour relever le défi?

Têtes baissées, coups d'oeil furtifs. Où était la violente rancune de tout à l'heure? Un frisson parcourut la compagnie de droite à gauche, car déjà, l'index du chef désignait... Tyndall!

– J'ai entendu parler de ta bravoure, jeune homme. C'est un travail pour toi. Ta récompense, si tu acceptes, sera royale...Mais, c'est vrai que tu n'as pas de famille, qui pourrait bien t'accompagner?

– Moi, dit calmement Mutt. Tyndall m'a un jour sauvé la vie et mon devoir maintenant est de partager ce danger avec lui. Je l'accompagne.

De bonne heure le lendemain, et sous les acclamations de la foule, comme c'était la tradition, ils se vêtirent et prirent leurs armes. Après la cérémonie des brefs adieux, et en suivant les instructions des anciens nains du village, ils partirent en direction des Karnhutes. La première étape de la mission était l'une des plus redoutables, puisqu'il fallait traverser des marais maudits, redoutés à cause des serpents géants qui hantaient les eaux obscures. Ils s'approchèrent du bord d'où montait une odeur nauséabonde. Dans une embarcation de fortune entièrement fabriquée par Mutt, ils entreprirent la périlleuse traversée. Le courage ne manquait pas, cependant ... d'où venait ce vent léger soufflant de nulle part?... On pressentait une présence menaçante, invisible... C'est en se retournant brusquement que Mutt vociféra:

– Voilà la plus belle!!!...

C'était, hideuse et gigantesque, la tête d'une créature repoussante, qui grognait en jaillissant des profondeurs de la lagune marécageuse. Sa peau verdâtre, recouverte

d'écailles, ses yeux exorbités injectés de sang, sa gueule entrouverte, tout fut anéanti en quelques secondes, car dans cette "attaque-surprise", ce fut le monstre le plus surpris! Voilà pourquoi il fut bientôt englouti dans le bain de son propre sang...

Ils aperçurent, enfin, l'autre rive, la terre ferme, quelle joie! Le soir, morts de fatigue, ils campèrent autour d'un feu rassurant qui s'éleva dans la nuit comme dans le coeur d'un immense oiseau nocturne. Grâce à ce sommeil bien faisant, il reprit la route en chantant, affichant ainsi une détermination et une complicité encore plus grande que la veille.

Le soleil était au zénith quand ils pénétrèrent, à pas de loups, dans le village des Karnhutes où régnait un sinistre silence. Le seul villageois rencontré fut un mendiant. Mutt l'interrogea:

– Où sont les habitants? N'y a-t-il personne ici?

Le vieillard hésita puis murmura bien bas:

– Cachés, réfugiés dans les cavernes des montagnes voisines; cachez - vous aussi, sinon... Vous serez la proie délicieuse des Vampires des Limbes! Il se fait tard, adieu... que Dieu vous en protège...

Ainsi, la terreur était partout. Et il commençait en effet à faire sombre. Avaient-ils jamais autant rêvé, de trouver un gîte sûr, un bon lit, une soupe chaude?

– Peut - on entrer? demanda Tyndall.

– A votre aise! répondit la voix de l'aubergiste.

Mettant à profit ces quelques courtes heures de tranquillité, ils étudièrent la carte de la région: il fallait à tout prix grimper aux Monts Sacrés avant le lendemain. Il était ensuite vital de trouver rapidement l'épée magique, RUBILACXE, la seule arme capable de détruire Kraven, le chevalier maudit des ténèbres, le maître tout puissant des Vampires, l'Ennemi juré et tant recherché. Implacable, le soleil brillait dans le ciel infiniment pur. Il était indispensable de s'arrêter toutes les deux heures pour boire un peu d'eau. Au milieu de ces terres désertes, il aurait été fatal de ralentir la marche, de sorte qu'ils poursuivirent, jusqu'à ce que, se dressant devant eux, ils purent contempler les impressionnantes hauteurs des Monts Sacrés.

Heureux, ils se précipitèrent d'abord pour remplir leur gourdes sèches, auprès d'une rivière dont l'eau était incroyablement claire... mais aussi profonde! Ils découvrirent alors un vieux pont branlant. Tyndall s'y aventura le premier; le bois moisi craqua sous son poids; il ne lui restait que deux mètres à parcourir lorsque la plus grande planche céda. L'effort fut indescriptible; quel bond ne réussit-il pas avant de passer sur la terre ferme! Mutt, plus léger, s'accrocha comme il put et répéta la même prouesse de son compagnon.

Les voilà gravissant lentement la pente abrupte de l'imposante montagne, au moment où un éboulement de rochers interrompit leur escalade. C'était un Durak surgi de sa grotte... Il ne tolérerait pas qu'on vienne violer son territoire si facilement! Tyndall décocha presque instantanément une flèche, celle-ci siffla dans les airs et atteignit le monstre droit dans l'oeil. Foudroyé, le mastodonte tomba avec un bruit lourd, laissant la voie libre à Tyndall qui, sans perdre une minute, se glissa dans la grotte. Là-bas, entourée d'une lueur surnaturelle, tout au fond de la tanière, il put admirer de loin la splendide épée en or, debout sur un rocher; c'était bien elle, pas de doute, l'épée de la justice était à lui: RUBILACXE, la seule arme capable de détruire son redoutable ennemi. Il tendit le bras, et se souvint alors que seule une personne pure de péchés pourrait s'emparer de l'épée... autrement elle mourrait sur place avant même d'avoir pu la toucher.

Cette force magique expliquait aussi le nombre alarmant de squelettes entourant l'épée convoitée! Tyndall ferma les yeux, et il lui sembla que quelqu'un le regardait de l'intérieur. N'avait-il pas perdu son âme? Dans quel monde étrange était-il? Faisait-il encore partie des terriens? des Vivants?... Il respira profondément, et l'empoigna avec une énergie déjà surhumaine. A l'instant, un fabuleux unicorn, blanc, ailé, magnifique se présenta. Mutt était le plus stupéfait: ne venait-il pas de l'entendre parler? Oui, il venait de leur proposer de monter sans tarder sur son dos, et par un envol rapide, il irait les déposer devant le Château de Kraven. L'unicorn leur dit encore avant de les quitter:

“Chers amis, la victoire appartient à ceux qui luttent et persévèrent. Unissez vos forces. Kraven est une superpuissance quasiment invulnérable car il possède une armure d'attaque surnaturelle. Elle résiste à tout, sauf à la lumière. La lumière donc, sera votre unique alliée. Vous triompherez avec elle!”

Puis, déployant ses ailes, il disparut dans les cieux.

L'astre solaire déclinait et chaque rayon qui s'éteignait était comme une éternité perdue pour nos deux guerriers. Commença alors une lutte à mort où la nuit voulait chasser le jour, le vaincre définitivement, imposer son empire des ténèbres...

Deux vampires aux yeux meurtriers s'élançèrent sur leurs victimes avec une rapidité fulgurante. Dents acérées, bave gluante aux commissures, griffes menaçantes, ils accompliraient leur tâche avec délice... Tyndall visa. D'où lui venait cette assurance parfaite? Le vampire s'étala à ses pieds avec la tête tranchée par l'épée magique. Mutt néanmoins devait éviter les assauts de l'autre monstrueux vampire. Il lui asséna enfin un coup de gourdin qui lui fendit le crâne en deux. Fou de rage, Kraven vint affronter lui-même ses adversaires. On entendit de loin l'écho de son rire sarcastique, puis il parut sous une armure et une épée aussi noires que son âme.

– Nous venons te défier de mettre fin à tes massacres inhumains, tonna Tyndall.

La réponse fut une première blessure que Mutt reçut à la jambe. Un combat sans merci s'engageait ainsi. Les épées s'entrechoquaient dans une traînée d'étincelles. Agile, Tyndall se déplaçait avec facilité, mais ses coups restaient sans effet réel sur cette armure protégée par la magie noire. La lune maintenant éclairait faiblement les combattants. Les guerriers voyaient décroître leurs forces et aucun des deux ne prenait le dessus. Avec le corps en sueur, les muscles endoloris, les épées devenaient trop lourdes... Soudain les paroles de l'unicorne revinrent à l'esprit de Tyndall:

“Seule la lumière... Vous triompherez avec elle...”

Un nouvel espoir brilla dans les yeux du jeune guerrier. Kraven, sans baisser la garde, attaquait de plus belle. Tous deux roulèrent plusieurs fois par terre. Mutt, immobile, guettait la lune. Et, lorsqu'un de ses rayons éclaira le dos sombre du vampire, il clama vers le ciel:

– RUBILAXCE!* Justice!

A ces mots, celle-ci vint se planter immédiatement dans le corps ténébreux de Kraven qui, à genoux, en agonie râla:

– Je serai vengé...

Un éclair jamais vu resplendit sur le Château, suivi d'une détonation qui dut s'entendre au-delà des Morts Sacrés...

Michaël se réveilla en sursaut. Sa mère avait tiré les rideaux de sa chambre et le soleil aveuglait totalement le visage pâle de l'enfant. “Quelle histoire inimaginable! “ dit-il à sa mère. Puis, à peine levé, il porta sa main à son bras gauche. Il y sentit une douleur due à une légère coupure de laquelle perlaient encore quelques gouttes de sang...

J. BRIONES.

(Décembre 1996 / Cours de langue,
Madame O. DREYFUS).



* Note finale de l'auteur: “Par simple curiosité, lisez RUBILAXCE dans un miroir ... à moins que vous sachiez lire à l'envers!”

À la suite...

**DES CONTEURS
D'ATACAMA**

INTRODUCTION

“Puisse ces légendes procurer au lecteur le plaisir simple que donne toujours la littérature quand elle procède de la vie même”.

(Joël Saugnieux)

Les Publications de l’Institut d’Études Brésiliennes et Latino-Américaines de l’Université de Lyon II (France) firent paraître, en 1973, un petit fascicule d’une cinquantaine de pages, intitulé *Légendes du Désert Chilien*. Cela correspond à la traduction française de Joël Saugnieux, la version originale nous venant de Bernardo Tolosa (*Leyendas de Tierra Adentro*), les illustrations étant de Pedro Miranda.

L’ensemble est constitué de dix légendes, recueillies dans l’impressionnant désert salin d’Atacama, dans le grand nord chilien.

Comme le signale Joël Saugnieux, “loin d’être strictement chiliennes, les légendes du désert s’inspirent d’une réalité plus américaine et andine. Ceci leur donne une portée plus générale, et un intérêt plus profond. Chaque animal, vu ou imaginé, est porteur de significations multiples et l’homme “projette” en lui ses désirs et ses nostalgies. (...) L’univers animal de la Fable a toujours été, et il est encore le lieu d’une vaste et séculaire catharsis.”

Dès la première lecture, ce “mini trésor littéraire” nous parût parfaitement adapté à une exploitation de type pédagogique, tant du point de vue culturel que du point de vue linguistique et scriptural, cependant ce n’est que récemment que nous l’avons proposé à des étudiants du cours Electivo (I-1997), comme autant de “Suites” à imaginer, après un découpage préliminaire du conte dans ses parties structurales. Nous en reproduisons donc trois versions, –et une à produire!– en formulant le voeu comme le souhaite l’auteur lui-même, que cela incitera les esprits curieux à aller les découvrir dans leur intégralité à la bibliothèque de la salle France.

NOTE DE BERNARDO TOLOSA

La bergère sort un jour avec son troupeau, suivie par son chien. Au bord du chemin, un lézard et, dans le ciel, un condor qui vole.

Voilà, situés dans le cadre grandiose de la montagne et du désert, les éléments de ce nouveau recueil consacré au désert du nord. Nous avons déjà fait une brève incursion dans le domaine des légendes (*Cantos y leyendas regionales*, 1967) et nous y revenons aujourd'hui.

Souvent, lorsque la paix du soir annonce la fin du jour, les gens du pays se racontent les histoires que disaient déjà leurs aïeux. "C'était une autre époque, monsieur. Pensez donc: le renard, ce vaurien, couchait avec des femmes!". Voilà comme parlent Edubijes Saire, rencontré à Ayquina; Tomás Cruz, de Toconce; Francisco Panire, de Caspana; Pascuala Vilque, de Río Grande; Marcelina Colque, de Machuca, et tous ceux qui chantent des légendes à Peine, à Socaire ou à Camar. Nous voudrions que ces légendes ne meurent pas dans l'oubli comme sont mortes tant de chansons et de coutumes.

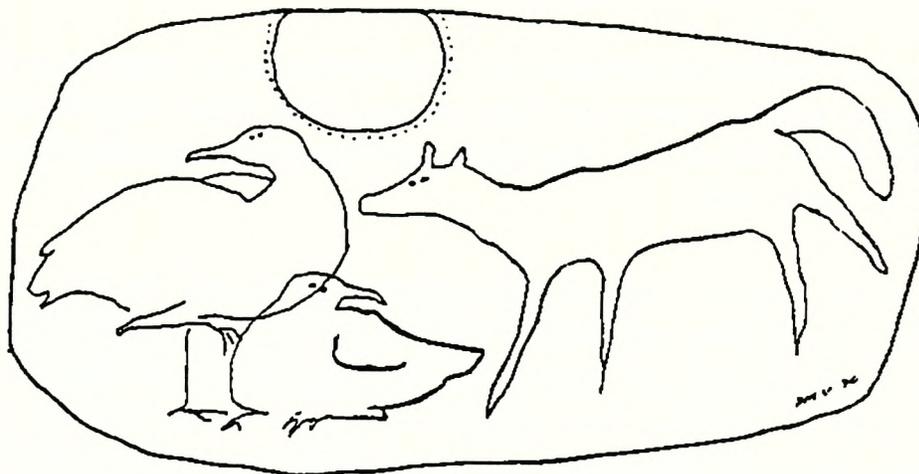
Voici donc un recueil qui fera mieux connaître les rêves qui hantent l'homme du nord, celui qui vit à l'intérieur des terres dans la province d'Antofagasta, au Chili.



LA RENARDE ET LA GUAYATA⁽¹⁾

La renarde rencontra un jour une guayata et lui demanda comment elle faisait pour avoir de si beaux petits. “Les miens sont si laids” dit-elle.

– Lorsqu’ils sont tout bébés, je...



*Suite proposée par
Jazmín Flores
Electivo(I), Août 1997*

- Lorsqu’ils sont tout bébés, je les baigne avec de l’eau claire et des pétales de rose, duvetées et parfumées. Après, je leur fais de fréquents massages pour qu’ils puissent grandir forts et en parfaite santé.
- Un autre secret infailible, Madame Renard, dit la Guayata, c’est de leur donner beaucoup d’Amour et de Tendresse; oui, l’unique, le vrai secret pour avoir de beaux enfants, c’est l’incomparable amour et les soins constants de la mère.

De retour chez elle, Madame Renard a pris ses enfants, et elle s’est rendue compte dans quel abandon ils étaient; cependant elle était totalement disposée à faire tout son possible pour que cette situation change en suivant au pied de la lettre les bons conseils de son amie, Madame la Guayata.

Ainsi, Madame Renard commença-t-elle à baigner les petits renards, elle les soigna tendrement et leur donna tout l’amour que seule une mère peut leur dispenser.

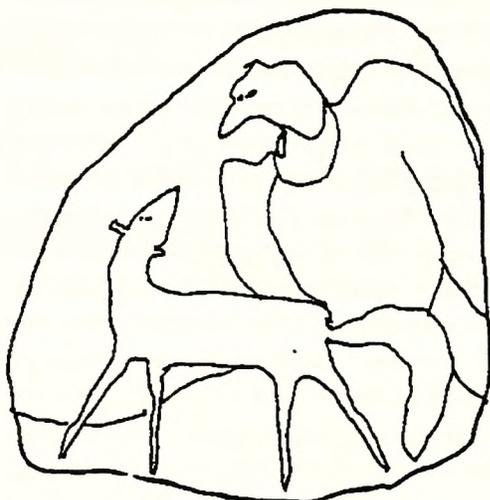
Il ne s’écoulèrent que deux lunaisons avant que les petits renards deviennent les bébés les plus beaux de la forêt et Madame Renard soit la mère la plus fière, mais aussi la plus reconnaissante auprès de sa conseillère, Madame la Guayata.

⁽¹⁾ Sorte d’oie au plumage gris, voisine de l’oie bernache de Magellan, qui vit en Patagonie.

LE RENARD ET LE CONDOR

Le renard et le condor sortirent un jour de compagnie et montèrent très haut jusqu'à un champ de neige très gelé. Et là, ils s'assirent.

Le condor déploya ses ailes et se posa dessus. Il se sentait bien au-dessus des brouillards gelés de la vallée. Le renard arriva et s'assit à son tour. Puis il dit au condor: "Lève-toi, tu vas faire fondre la glace" et le condor répondit: "Et toi, va plutôt chercher ton bonnet", car il savait que le renard allait se geler.



Suite proposée par
Patricia Ramírez
Electivo(I), Août 1997

Après l'avertissement du Condor qui avait donc dit au Renard d'aller chercher son bonnet, le Renard commença lentement à s'endormir et il ferma ses yeux déjà fatigués...

Le Condor s'inquiéta, et de plus en plus préoccupé, il arriva à craindre le pire pour le sort de son ami...

Il voulut d'abord le réveiller; mais son plumage velouté légèrement posé sur lui, ne provoqua pas le moindre réveil du Renard.

Le Condor agita alors vivement ses plumes au-dessus de lui... sans l'ombre d'un résultat; il déploya enfin ses ailes pour provoquer un grand bruit, il se posa même sur lui un moment... mais tout ceci fut peine perdue.

Une petite larme du Condor tomba sur le corps fragile du Renard, gelé et immobile qu'il était à présent, et tout de suite le Renard lui lança un dernier regard plein de sentiment et de tendre remerciement en souvenir de leurs longues années d'amitié... Le Condor avait compris le message: ce regard était un Adieu.

Et... bientôt un vent très doux emporta l'âme du vieux Renard.

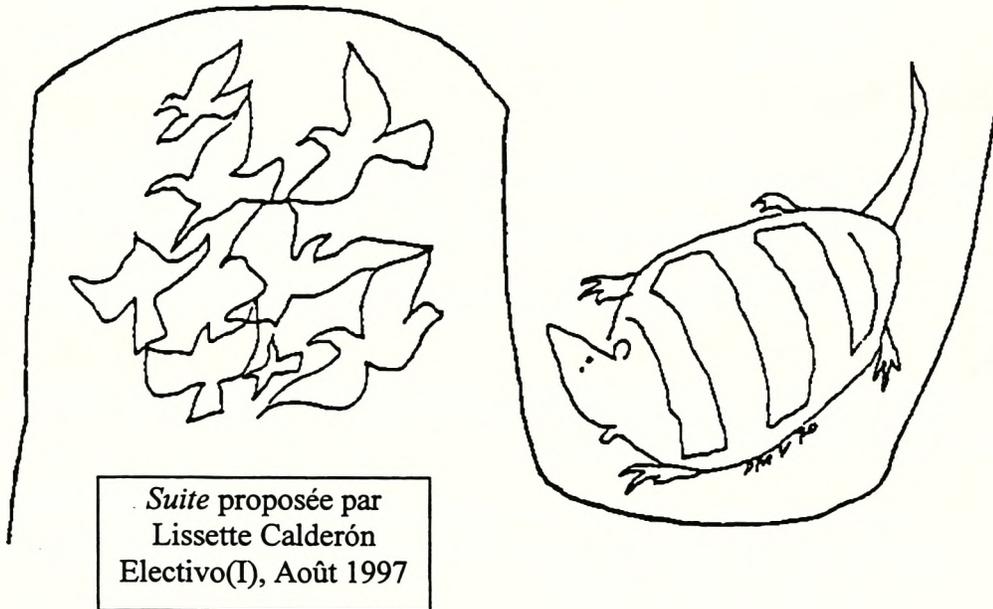
LE RENARD ET LE TATOU

- Qu'avez-vous à manger, compère? demande un jour le renard au tatou.
- Toutes sortes de viandes, répond le tatou, suivez-moi jusque chez moi. Aimez-vous le mouton?
- Non, fait le renard, il a trop de laine sur la peau.
- Préférez-vous le lama?
- Non.
- L'âne, alors?
- Non plus. Sa chair est couverte de poils.

Dans la cour se trouvait une pouliche. Le renard la regarde et dit: "Voilà ce qui me convient". Il bondit et s'en empare. Mais la pouliche commence à faire des cabrioles et elle traîne le renard sur le sol.

Le renard fut gravement blessé et son compère dut le soigner. Lorsqu'il fut guéri, il dit au tatou: "Jouons à qui il trouvera le premier une femme".

Tous deux sortirent de par le monde. Le tatou vit bientôt une bergère qui tissait dans la cour de sa ferme. Ils jouèrent à qui parviendrait le premier auprès d'elle.



C'est ainsi que le Tatou se mit rapidement à s'habiller en pensant qu'il pourrait, grâce à son élégance, captiver la Bergère.

Le Renard, pour sa part aussi enthousiaste à séduire la Bergère, se mit à chanter une petite sonate.

La Bergère était tellement impressionnée en voyant comment ces deux amis luttèrent pour gagner son amour, qu'elle n'a trouvé qu'un moyen pour se décider: faire un concours...

– Celui qui gagnera, leur dit-elle solennelle, sera le maître de mon coeur.

Et voilà comment le Tatou et le Renard se trouvèrent soudainement confrontés à des dangers qui sans s'en rendre compte, augmentaient de manière alarmante. Chaque fois que l'un d'eux gagnait une partie du concours, l'autre redoublait en effet d'audace dans la partie suivante. Sans doute la Bergère les avait-elle intentionnellement soumis à des prouesses de plus en plus difficiles, sinon, comment prendraient-ils conscience de ce qu'ils faisaient?

La dernière épreuve consistait à arriver au plus vite au sommet de la colline dite "Colline de la Lumière". Comme le Tatou était petit, il savait pertinemment qu'il ne pourrait jamais y parvenir le premier, alors il décida de tendre un piège à celui qui était devenu son concurrent, le Renard.

La course commença... et à mi-chemin, le Renard tomba brusquement sur le sol, victime d'une violente douleur. Le Tatou riait silencieusement... cependant il remarqua bientôt que le pauvre Renard se trouvait si mal en point qu'il ne pouvait même plus marcher! C'est à peine s'il bougeait son corps! C'est à ce moment là que le Tatou se rendit compte de son erreur: ce qui avait naïvement commencé comme un jeu, avait finalement donné lieu à un grave accident... et ce, à cause d'un égoïsme honteux et d'une déloyale tricherie!... Tout à coup le Tatou réagit, et courageusement, courut aussi vite qu'il put vers son ami.

Puis tous deux vinrent communiquer à la Bergère leur décision unanime: ils ne poursuivraient pas ce terrible concours.

Et la Bergère, croyez-vous qu'elle en fut déçue?

Pas le moins du monde. Elle les embrassa, au contraire, et, avec un indescriptible contentement dans le coeur leur dit:

– Vous n'avez ni l'un ni l'autre perdu ... Dans ce concours, tous deux avez gagné, parce que vous avez vaincu l'épreuve la plus difficile: celle qui consiste à faire triompher l'amitié!



A vous, maintenant, d'imaginer une légende intitulée *La Bergère et le Condor*, en vous inspirant de ce début:

“Une bergère qui s'était assoupie fut réveillée par un condor qui lui dit: ‘Grimpe sur mon dos, et je te ramènerai chez toi.’

La bergère monta sur le dos du Condor, mais celui-ci, au lieu de la conduire chez elle...”

LE CONDOR ET LA BERGÈRE



LA POUPÉE DE MAÏS (Légende)

Cette fois, je voudrais raconter une histoire qu'on m'a racontée quand j'étais petite... Alors je le ferai d'après ce qu'il en reste dans ma mémoire et je transmettrai cette légende de la forêt amazonienne pour que chacun s'en souvienne.

On m'a d'abord dit que Yací était une belle petite fille indienne qui vivait avec ses parents près de l'interminable et puissante rivière Amazone. Pour Noël, sa mère lui offrit une poupée qu'elle avait elle-même fabriquée avec de feuilles de maïs.

Yací la nomma Curimina. Elle l'aimait beaucoup. Un jour, la mère, furieuse contre Yací, la menaça de lui enlever sa poupée. Horrifiée, celle-ci courut le plus loin qu'elle put, jusqu'au bord de la rivière et, désolée, se demanda comment sauver sa poupée... Elle rencontra alors son amie la tortue, et lui fit part de son inquiétude.

"Où pouvait-il y avoir un lieu sûr pour cacher sa poupée?" "C'est très facile, dit la tortue, fais donc comme moi avec mes oeufs. Pour les protéger, je les installe dans une petite fosse de sable et je les couvre soigneusement."

La petite indienne suivit le conseil de son amie. Mais ensuite commencèrent les pluies torrentielles et la rivière roula de grandes eaux qui couvrirent plaines et champs. Plus tard, Yací put sortir de sa maison et se précipiter sur les lieux de sa cachette pour retrouver sa Curimina. Elle croisa la tortue avec ses petites tortues, mais sa poupée de maïs, elle, n'était plus là.

Yací commença à pleurer.

"Ne sois pas sotte! lui lança la tortue. Vois-tu ces deux feuilles vertes? Elles croîtront tant qu'elles seront bientôt les plus splendides du monde. Reviens l'été, et tu auras une autre Curimina!"

Finalement, Yací revint à la belle saison, et elle trouva une plante magnifique, pleine d'épis de maïs, d'où une nouvelle poupée apparût, mais aussi de la nourriture pour "les fils du maïs", qui sont les hommes de l'Amérique du Sud.

Bárbara Salazar
(Cours de langue VII)
Mme. Olga Dreyfus, août 1997.



À la suite de...



SEMPÉ

*"Une certaine dimension du réel
n'est révélée que par l'imagination".*

(Louis Calaferte)

1. COMMENÇONS PAR LE DÉBUT ...

Il s'agissait seulement au départ, d'imaginer une suite au récit humoristique de Sempé, que voici⁽²⁾:

Carence d'affection par Sempé

Sophie étant très fatiguée, sa mère l'emmena consulter un médecin. Le docteur A. Van de Seproncer, qui ne s'appelait pas ainsi, bien entendu. Sophie l'avait affublé de ce surnom, car il utilisait souvent cette formule: "Avant de se prononcer, il conviendrait d'observer quelques jours de repos, et..."

Il déclara que Sophie souffrait peut-être de quelque carence en vitamines, mais qu'avant de se prononcer", il jugeait opportun d'ordonner quelques jours de repos.

"Une carence en vitamines, avait expliqué la mère sur le chemin du retour, c'est une sorte de déficience par exemple, quand il y a carence en vitamine E, on a le scorbut. Voilà, une carence, c'est un manque... On est dans un état désagréable, insatisfaisant. Par exemple, une carence d'affection plonge celui ou celle qui la subit dans un état qui..."

"Carence d'Affection, quel joli nom! que j'aurais aimé m'appeler ainsi", pensait Sophie qui n'écoutait plus les explications de sa mère.

"Carence d'Affection, la jeune et belle châtelaine, était un peu mélancolique les jours de pluie...", se racontait-elle rêveuse.

Le lendemain, Sophie n'alla donc pas à l'école. Elle resterait seule dans l'appartement jusqu'à ce que ses parents reviennent de leur travail. Sa mère avait préparé

⁽²⁾ Note: Le document de travail présenté, est à l'origine, un texte volontairement inachevé de Sempé (Bayard Presse Jeune BP 2043 - 99204 Paris) invitant le jeune public à participer à un concours appelé "Mini Plume".

son déjeuner et lui avait recommandé de bien se reposer. Elle lui téléphonerait de son bureau.

Dans l'appartement silencieux, Sophie se prélassait dans son lit. "Je suis Carence d'Affection" se disait-elle. "De la lignée des Affections, cette grande et noble famille apparentée à la branche des Grands Sentiments. Dans ma prime jeunesse, j'ai vécu des années merveilleuses dans le domaine de mes cousins les Grands Sentiments. Mais tout cela est fini maintenant. Je suis emprisonnée parce que j'ai refusé d'épouser un homme riche mais horrible et cruel. Comment s'appelait-il? Voyons ... Ah oui, il s'appelle Usure du Temps. Rien ni personne ne lui résiste. Il a cinquante-huit ans de plus que moi. Il a déjà été marié six fois. Ses pauvres femmes sont toutes mortes. Sans que l'on sache exactement pourquoi. Je suis désespérée dans cette situation désespérante."

Sophie se fit un grand bol de chocolat au lait.

En le dégustant à petites gorgées, elle se disait, bien calée dans ses oreillers, que c'était délicieusement agréable d'être malheureuse quand on l'a décidé, pour se distraire, un jour de congé.

Sophie s'installa à son bureau. Elle se mit à écrire, gâcha plusieurs feuilles de papier, conserva celle où étaient écrits ces mots simples, mais éloquents:

"Carence, à vous je pense/Très souvent. Carence, à vous je pense/Trop souvent..."
C'était signé: G. des Grands Sentiments.
C'était son cousin préféré. Une âme délicate.

"Comme il doit être malheureux de en plus me voir", se dit Sophie qui se recoucha, tenant la feuille de papier enroulée dans sa main, sous l'oreiller. Elle sentit qu'elle allait pleurer un peu et que ce serait très agréable.

Le téléphone sonna. C'était la maman de Sophie qui voulait savoir comment allait sa "grande malade chérie". Rassurée, la maman conseilla à Sophie d'aller faire une petite promenade.

"Comme si cela m'était possible d'aller me promener!" pensa Sophie. La belle noble Carence d'Affection ne pouvait effectivement pas sortir. On lui avait fait une marque. Une marque rouge indélébile sur le nez. (Sophie se barbouilla délicatement le nez avec un bâton de rouge à lèvres de sa mère. Du rouge carmin). Si une personne, homme, femme ou enfant, apercevait cette tache rouge, le nez de la belle Carence tomberait instantanément à ses pieds comme une figue trop mûre.

Elle regarda prudemment par la fenêtre. Elle ne voyait pas les voitures, ni les autobus, ou ne voulait pas les voir. Devant elle, s'étendait une plaine immense et déserte. Sa chambre pourtant modeste lui semblait grande et étrange.

Il fallait un peu adoucir le destin de la belle Carence par une lueur d'espoir: un jour, dans la vaste plaine, un beau et fier chevalier arriverait, sur un splendide cheval, pour la délivrer. L'intrépide chevalier devrait frotter son nez à lui contre le nez de Carence. Cela enlèverait tout maléfice. Comment s'appellerait ce héros? Il faudrait qu'il ait un beau nom. Il s'appellerait Gentil. Gentil d'Etrevenu. Les d'Etrevenu, cette grande et noble famille qui possédait le château du Comble de la Joie Sophie rassérénée se recoucha.

On sonna à la porte d'entrée.

Sophie s'approcha.

– Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

– J'habite au-dessus depuis une semaine ou deux, dit une voix de garçon. Avez-vous une pompe à bicyclette?

– Oui, répondit Sophie (son père possédait un beau vélo de course qu'il montait dans l'appartement et laissait dans le couloir).

– Pouvez-vous me la prêter?

– Oui.

– C'est gentil!

– Gentil d'Etrevenu! Je savais que vous viendriez me délivrer! Mais qu'est-ce qui me prouve que...

2. LA SUITE PROPOSÉE REPREND LES MEILLEURES IDÉES DE LA CLASSE DANS LA LONGUEUR-LIMITE IMPOSÉE PAR LES RÈGLES DU CONCOURS

“Mais qu'est-ce qui me prouve que vous pouvez le faire?” demanda-t-elle d'une voix à la fois enjouée et pleine de mystère.”... “J'ai rien compris” avoua-t-il confus. Puis à voix basse, il ajouta: “Étrangement étrange, ma voisine...” “Vous êtes mon cousin GENTIL D'ETREVENU” s'exclama-t-elle. “J'ai dit VOISIN, pas COUSIN” souffla-t-il comme dans un micro à la hauteur de la serrure. Et il se dit soudain un peu tristement, qu'il aurait peut-être mieux fait de ne pas Etrevenu. Prêt à repartir, il cria donc aussi fort qu'il put: “Si je ne suis pas le Bien venu, je m'en vais!” A ces mots pleins de sentiments, Sophie ouvrit grande la porte et avec un petit sourire murmura dans un geste de noble révérence: “Je suis votre Carence d'Affection. C'est bien moi que vous cherchez?” Le souffle coupé, cette fois

il balbutia: “Ça c’est le comble...” “De la Joie! De la Joie!” répétait-elle en dansant autour de lui. “Il est arrivé! Je savais qu’il viendrait!” “C’est que... je viens seulement chercher une pompe à bicyclette...” fit-il remarquer, l’air de vouloir gentiment s’excuser. “Bon, mais quand est-ce que vous allez me la rendre?”

Elle est à mon père, expliqua-t-elle, et si vous ne me la ramenez pas avant midi, c’est l’heure où il rentre du travail, il se fâchera avec moi et...”

Il l’interrompit sans crainte: “Si vous n’avez pas confiance, vous pouvez m’accompagner, j’habite au-dessus.” Elle eut un mouvement de recul, et ouvrant grands les yeux, elle affirma: “Mais cela ne se peut pas!” “Pourquoi donc?” questionna-t-il de plus en plus étonné. “Mais parce que je suis malade, et d’ailleurs, c’est vous qui allez me sauver, oui, me délivrer!” dit-elle d’un ton décisif, assuré et tranchant qui impressionna vivement le pauvre garçon. “Vous délivrer? Moi?... de quoi?” osa-t-il demander légèrement inquiet. “Du mal que j’ai” répondit Sophie de plus en plus hermétique. Il s’approcha d’elle pour mieux entendre sa confession. “Vous avez un mal?” “Oui, lui dit-elle à l’oreille, une Carence d’Affection; vous imaginez comme c’est agaçant!” “Oui, dit-il poliment, mais au fait, comment avez-vous attrapé cette incroyable maladie?” “C’est simple, dit-elle, c’est que tout le monde n’est pas aussi Gentil que vous: vous comprenez?” “Pas bien, fit-il après une courte réflexion, quelqu’un vous veut donc du mal?” “Justement, acquiesça-t-elle, c’est une méchante vengeance d’Usure du Temps, ce vieux chameau m’a envoyé un maléfice parce que je n’ai pas voulu l’épouser. Il m’a rougi le nez pour qu’il tombe comme une figue mûre et que je ne puisse plus jamais sortir... ni sentir le parfum des fleurs que m’enverra sûrement mon...” elle écrasa alors une larme qui emplît de compassion le coeur du héros: “Non, ne pleurez pas, voyons, voyons! Voulez-vous que je vous enlève cette marque une bonne fois pour toutes?” “Oui, renifla-t-elle, mais ça doit être avec votre nez.” Interloqué, il voulut savoir: “Pourquoi avec mon nez?” Légèrement irritée soudain, elle répliqua: “Mais parce que ça doit être comme ça! “Puis d’une voix suppliante elle ajouta: “s’il vous plaît! Si vous êtes gentil, héroïque, intrépide, fier et courageux, faites-le!”

Le garçon devenu subitement superbe Chevalier de l’Ordre des Grands Sentiments, frotta courageusement son nez contre celui de Sophie, et l’arcane dura deux longues minutes. Après quoi, enchantée, Sophie sauta de joie, et lui proposa d’aller faire une promenade à bicyclette. Au Comble de la Joie, le héros fantastique accepta cette idée qui lui parut être plus miraculeuse qu’un vrai miracle, puisque cela a été la médecine la plus délicieusement douce qui guérit pour toujours cette Carence d’Affection.

ÉPILOGUE

Et c’est depuis ce fameux jour, qu’on voit souvent GENTILLESSE et AFFECTION tendrement s’embrasser sur la route de la félicité.



3. TRAVAIL PRÉLIMINAIRE

En réalité, l'étape rédactionnelle n'a été envisagée qu'après un travail de fond sur l'agencement du récit. On constate rapidement en effet, que c'est dans l'enchaînement logique des parties que réside toute la difficulté de cette nouvelle création. Pour permettre une meilleure rédaction, on peut donc commencer par mettre en relief les points importants, c'est-à-dire les "noeuds" de l'histoire, puis dans un deuxième temps, dégager plus globalement la "syntaxe" qui sert de charpente à l'ensemble du récit.

3.1 LES NOEUDS (SIMPLES OU DOUBLES)

- 3.1.1. / * / Sophie est fatiguée.
- 3.1.2. / * / Sa mère l'emmène chez le docteur.
- 3.1.3. / ** / Sophie devient Carence d'Affection.
- 3.1.4. / * / Sophie ne va pas à l'école.
- 3.1.5. / ** / Sophie imagine qu'elle est prisonnière parce qu'elle a refusé d'épouser Usure du Temps (un vieil homme terrible et cruel).
- 3.1.6. / * / Sophie boit du chocolat.
- 3.1.7. / *(*) / Sophie écrit des vers.
- 3.1.8. / * / Sophie répond à sa mère au téléphone.
- 3.1.9. / *(*) / Sophie a le nez rouge, c'est un maléfice.
- 3.1.10. / ** / Sophie imagine qu'un chevalier parviendra jusqu'à elle, frotera son nez contre le sien et la délivrera du maléfice.
- 3.1.11. / * / Un garçon, nouveau locataire, frappe à la porte de Sophie pour demander une pompe à bicyclette.
- 3.1.12. / ** / Sophie imagine que son preux chevalier est arrivé...

En voulant clarifier les choses, ce repérage a mis en évidence une structure de doubles noeuds (**) dans laquelle l'imagination de Sophie fait surgir un récit dans le récit. C'est donc bien un schéma doublement articulé qu'il faut respecter en maintenant l'enchevêtrement des deux "fictions". Une autre astuce de SEMPÉ aura aussi été de couper le récit à l'un des moments où il y a précisément coïncidence de ces deux plans.

3.2 LA SYNTAXE GLOBALE DU RÉCIT

Un second découpage est nécessaire, il doit nous conduire dans la recherche d'une fin qui soit en fonction de la syntaxe globale du récit.

- 3.2.1 Un équilibre prétextuel renvoie dans la fiction 1, à un état de santé et de tranquille bonheur (3.1.0).

Celui-ci correspondrait dans la fiction 2 “aux années merveilleuses vécues dans le domaine des Grands sentiments.”(3.1.3).

- 3.2.2 une première situation de rupture est signalée dans la fiction 1, par une détérioration de l'état de santé et l'empêchement de sortir (3.1.1, 3.1.2, 3.1.4, 3.1.6, 3.1.8). Dans la fiction 2, la situation de rupture est produite par une force perturbatrice identifiée comme étant celle d'Usure du Temps qui cherche à nuire, et détient Sophie prisonnière (3.1.5, 3.1.7).
- 3.2.3 Le déséquilibre se concrétise de façon assez inattendue avec le détail du nez rouge (fiction 1) qui peut tomber (fiction 2) par oeuvre de maléfice (3.1.9).
- 3.2.4 Une force inverse doit agir: c'est l'arrivée du voisin dans la fiction 1, interprétée dans fiction 2 comme l'apparition du preux chevalier (3.1.10, 3.1.11, 3.1.12).
- 3.2.5 L'équilibre originel devra être rétabli, probablement sous une autre forme, qui peut-être: la disparition du maléfice, équilibre qu'il restait à trouver, en faisant essentiellement appel à notre imagination, mais sans pour autant mettre en danger la structure initialement créée par l'auteur.

En définitive, nous dirions qu'un travail similaire sur l'écriture de SEMPÉ a des chances d'être bien reçu par un public d'adolescents, qu'il permet au professeur d'aborder de manière plaisante la question centrale de l'agencement des récits, et que, à l'instar de SEMPE lui-même, on développe ici le langage de l'imagination.

Quelques auteurs (classiques) traitant de l'analyse structurale:
T. TODOROV, V. PROPP, R. BARTHES, A.J. GREIMAS, C. BREMOND.



COLECCIÓN METODOLOGÍA

1	<i>Estrategias para estimular la creatividad a través de la enseñanza de la lengua materna.</i> Carmen Balart C. e Irma Céspedes B.
2	<i>La transposition</i> Olga M. Díaz
3	<i>Ortografía aplicada I: Ortografía acentual</i> Teresa Ayala P. y Liliana Belmar B.
4	<i>Ortografía aplicada II: Ortografía literal</i> Teresa Ayala P. y Liliana Belmar B.
5	<i>La problématique de l'orthographe. L'orthographe Niveau I</i> Olga Dreyfus O.
6	<i>La dérivation</i> Olga M. Díaz
7	<i>Écrivons... Des contes, des légendes, des nouvelles</i> Olga M. Díaz
8	<i>Manual de materiales didácticos para la enseñanza de la Historia y Geografía a nivel Básico y Medio.</i> Silvia Cortés F. y Ana María Muñoz R.
9	<i>Redacción informativa</i> Teresa Ayala P. y Liliana Belmar B.
10	<i>Aspectos morfosintácticos de la redacción</i> Teresa Ayala P. y Liliana Belmar B.
11	<i>Cultura y lengua latina. Autores y antología</i> Hernán Briones T.
12	<i>L'organisation phrastique à travers les relations logiques. Volume I</i> Olga M. Díaz
13	<i>L'organisation phrastique à travers les relations logiques. Volume II</i> Olga M. Díaz
